Chemin de Croix

par

le Révérend Père Guérard des Lauriers

Dominicain

Publié sans mention d'éditeur ni date

Édition numérique : salettensis@gmail.com

Table des matières

Édition numérique
par
salettensis@gmail.com

disponible sur
http://www.scribd.com/doc/38830144/Chemin-de-Croix-Guerard-Des-Lauriers

La vie de Monseigneur Guérard des Lauriers
par Don Giuseppe Murro

http://ddata.over-blog.com/xxxyyy/0/46/19/78/La-vie-de-Mgr-Guerard-des-Lauriers.pdf

Seigneur Jésus, Vous avez dit : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie »[1]... La voie douloureuse est la vérité qui donne la vie. Telle fut, Seigneur, votre destinée humaine, telle doit être la mienne : il suffit : au serviteur d'être comme son Maître, faites-moi comprendre vos paroles, reformez-moi selon la vérité qui est votre vérité, changez-moi en la gloire qui est votre vie éternellement.

C'est dans une voie douloureuse que j'entre avec Vous, dans votre voie. Le chemin, c'est ce que l'on parcourt, c'est ce qu'on ne touche que pour le quitter : un pas n'a de sens que par le suivant. Dans la voie douloureuse, chaque renoncement en appelle un autre, jusqu'au suprême renoncement. Être tout entier dans chacun des pas de votre voie douloureuse, comme j'ai su être tout entier dans chacun des pas d'une promenade séduisante. Attente, désir, ivresse de chacun de ces pas qui défi[ent] mystérieusement toute lassitude. Donnez-moi, Seigneur, une semblable ferveur sur la voie douloureuse, sur vo[tre] voie qui doit être celle de ma vie ; donnez-moi votre [at]tente, votre désir, votre ivresse : n'avez-Vous pas [–] « Je dois recevoir un baptême et combien Je suis angoissé jusqu'à ce qu'il soit accompli »[2]. Angoisse de [–]ter la voie, de ne plus être dans votre voie qui porte et entraîne jusqu'à la Croix et jusqu'à la Gloire. Seigneur, par la grâce de votre voie douloureuse, donne[–] moi la crainte de ne pas Vous suivre, et délivrez-moi [de] l'angoisse de ma propre faiblesse.

Votre voie douloureuse est vérité : Vous êtes tout entier dans chacun des pas qui construisent cette voie, douloureuse dans le temps, mais glorieuse éternellement. Et Vous êtes Vérité, la Vérité ; votre voie est Vérité. C'est en Vous, Verbe de Vérité, que Dieu forme et contemple le dessein de Sagesse qui lie la Gloire à la Croix ; je regarde qui l'a inventée, et si je veux contempler comment Vous êtes sage, je regarde la Croix. Et Vous-même, Seigneur Jésus, Verbe incarné, n'avez-Vous pas connu dans la Croix la profondeur surhumaine de votre propre vérité. Avec quelle rigueur, Vous avez acquiescé au dessein que Vous portiez en Vous : Vous avez été oui à la mesure de votre Vérité ; Vous avez dit le vrai oui qui fut dans votre chair l'écho de l'immuable Amen que Vous êtes à l'appel du Père, le oui qui seul pouvait incarner plénièrement en Vous la Vérité, le oui qui Vous permit le dire « Je suis la Vérité »[3]

Seigneur, je Vous adore, Vous êtes la Voie ; Seigneur, je Vous adore, Vous qui êtes la Vérité ; Voie douloureuse, Vérité crucifiée. Je désire être tout entier dans chacun des pas qui construisent la Voie, je désire construire ma propre vie dans la vôtre en mettant mes pas dans les vôtres, je désire être vrai comme Vous, dire un vrai oui comme Vous, n'être comme Vous jusque dans la Croix qu'un écho de l'Amen éternel à l'attente du Père. La vérité c'est pour moi de me conformer à Vous qui êtes Vérité : et Vous avez, dans votre Sagesse, proportionné ma croix à ma faiblesse. Vérité de ma croix parce qu'elle est croix comme la vôtre ; vérité de ma croix parce qu'elle est si lourde et si implacable, comme fut la vôtre ; vérité de ma croix parce qu'elle est si peti[te], si conforme à ma mesure médiocre. Oh ! Seigneur, comme je l'aimerai cette vérité-là, vérité de ma croix, vérité de toujours, vérité de chacun des instants de ma [vi]e ! Seigneur, Vous pensiez à moi tandis que la vérité de votre propre Croix crucifiait en Vous l'esprit et le cœur et la chair plus intimement et plus profondément que ne le faisaient vos ennemis. Je viens, Seigneur, parcourir avec les étapes de votre voie douloureuse ; tandis que je penserai à Vous, accordez Vous-même tout mon être à la vérité de la Croix. Ô Verbe crucifié qui m'avez révélé la Croix dans l'éclat de votre Vérité, qui avez exalté la Croix dans votre Gloire, qui avez incarné par la Croix la Vérité et la Gloire, aidez-moi à donner mon esprit à votre Croix, mon cœur à votre Croix, mon corps à votre Croix, afin que je sois virginalement reformé selon tout moi-même, par la vérité de votre Croix.

Seigneur, votre voie douloureuse est la Vérité qui conduit à la Vie. Vous êtes tout entier en chacun de vos pas ; et chacun d'eux signifie, au plus intime de Vous-même, un anéantissement nouveau ; Vous laissez se suspendre en Vous toutes les puissances de vie, graduellement, inéluctablement... jusqu'à la source. C'est alors, Seigneur que Vous êtes Vie, c'est alors que Vous entrez dans la Gloire. Qui perd son âme la sauve... Je crois que Vous êtes Vie, tandis que Vous consentez à quitter cette vie. Je crois, mais augmentez ma foi. Cette vérité est dure et qui peut l'entendre ; et cependant cette vérité est pour moi, puisqu'elle est pour Vous ; elle est pour moi, comme elle est pour Vous, c'est quand Vous me faites parcourir cet itinéraire intime qui est comme un immense délaissement de la vie que, le plus sûrement, j'entre dans la Vie : Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi[4]. Je crois du fond de l'âme, de ce for[–] où Vous Vous vivez en moi ; c'est votre vivante Présence [–] acquiescera, en moi, au mystère de votre propre vie. Vous savez, Seigneur, que je suis faible, mais Vous savez aussi, Seigneur, que je suis heureux d'être avec Vous dans cette voie douloureuse, dans cette vérité de votre Croix, dans cette vie de votre sacrifice ; à qui irais-je, Seigneur, Vous avez les paroles de la vie éternelle.

1 Jo. XIV, 6.
2 Luc. XII, 50 ; Jo. XII, 27.
3 Jo. XIV, 6.
4 Marc IX, 24 ; Luc XVII, 5.

Et Vous, ô Marie, vous qui êtes la Mère du Verbe crucifié, la voie par laquelle le Verbe trouva la Croix ; vous qui êtes le Trône de la Sagesse, la première initiée au jeu de la Croix ; vous qui avez souri en cette vie à l'auteur de la vie, et qui êtes la « toujours pleine de vie », donnez-moi d’être pour Jésus agonisant, souffrant, trépassant, ce que vous fûtes vous-mêmes, ce que vous êtes éternellement : un sourire.

Ière Station

Jésus est condamné à mort

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice »[5]. Nul ne peut être condamné sans jugement, et c'est Vous Seigneur qui êtes jugé ! C'est le Créateur qui comparait devant sa créature. C'est le Verbe de Vérité qui vient faire la preuve, dans ce jugement, que tout homme est menteur[6] ; c'est Celui à qui est remis tout le jugement[7] qui reçoit humblement ce qu'Il possède absolument. Combien éclate l'erreur dans ce jugement du Dieu de Vérité, pour que soit ainsi rachetée toute erreur, toute injustice, tout mensonge.

Seigneur, donnez-moi votre lumière afin que je comprenne comment tout est faux dans votre jugement et [com]bien Vous, Vous y êtes vrai. On vient Vous arrêter, on Vous entraine ; or c'est Vous qui donnez votre vie. « Personne ne me prend ma vie, Je la donne »[8]. On Vous accuse de n'être qu'un homme et on montre par là qu'on Vous sait Dieu. On cherche des témoins contre Vous qui êtes le Témoin[9] et en qui se fonde tout témoignage. Les témoins ne sont d'accord sur rien qui soit certain, mais seulement sur cette erreur qu'il faut Vous condamner, Vous le Véridique[10]. On cherche des raisons contre Vous, qui êtes la Vérité[11], alors que la Vérité est avant toute raison.

Pilate Vous demande : « Qu'est-ce que la Vérité ? »[12] sans demeurer dans cette attente humble et docile hors laquelle on ne peut saisir la vérité. Pilate se délivre de l'exigence de la vérité par une comédie : il demeure dans le monde du mensonge, étranger au royaume de la vérité qui n'est pas de ce monde[13]. Pilate et Herode se mettent d'accord, mais c'est sur une erreur ; et c'est pour pouvoir demeurer, par la communauté de cette erreur, à l'abri des reproches de la Vérité.

On Vous condamne à mort et Vous êtes la Vie[14]. Vous condamne parce qu'il est bon qu'un seul meure pour tout le peuple[15] : et c'est Vous qui êtes la Vie[16], c'est Vous qui êtes condamné, Vous qui êtes venu pour que tous aient la vie en abondance[17]. Et vos amis,vos apôtres, ceux qui devraient être vos témoins, parce qu'ils sont avec Vous dès le commencement[18], ils se taisent : leur silence est un non contre Vous, car seule leur parole eut été un vrai oui pour Vous : « qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Ô Seigneur, Vous êtes jugé et condamné par les hommes, il n'y a pas un détail de votre jugement et de votre condamnation qui ne soit marqué au coin de la contradiction dont Vous êtes le signe sur la terre.

Mais c'est dans ce jugement des hommes que triomphe le jugement de Dieu ; c'est par ce jugement où toute Vérité est faussée, trahie, invertie que sont invités à se réjouir tous ceux qui ont faim et soif de la justice : parce que la force radieuse du jugement de Dieu triomphe dans la misérable faiblesse du jugement de l'homme, parce que la Lumière demeure elle-même dans les ténèbres qui ne le reçoivent pas. « Je convaincrai le monde au sujet du jugement, parce que le prince de ce mode est déjà jugé »[19]. Oui, Seigneur, Verbe de Vérité, Satan le Père du mensonge[20] est jugé dès le moment de votre jugement. Satan est partout en votre jugement, en toutes les manières qu'il a coutume d'emprunter pour demeurer parmi les hommes : aussi Satan est-il jugé en tout ce qu'il est. Réjouissez-vous, vous tous qui avez faim et soif de la justice, de cette justice qui n'est que le pur rayonnement de la Vérité, réjouissez-vous car le Verbe de Vérité qui seul n'est pas mensonge, triomphe, en son jugement, de tout mensonge.

Pilate et Herode qui s'entendent, et les témoins qui ne s'entendent pas, les jaloux et les cupides, les chefs et ceux qui les suivent, les amis et les ennemis, les timides, les lâches.. tous rendent au fond d'eux-mêmes un témoignage qui est mensonge, tous sont avec Satan leur père, tous sont là devant Vous, Seigneur : eux par leur mensonge, devant

---

5 Matt. V, 6.
6 Ps. CXV, 1.
7 Jo. V, 22.
8 Jo. X, 18.
9 Apoc. I, 5 ; XIX, 11.
10 Apoc. XIX, 11 ; Marc XII, 14 ; Matt. XXII, 16.
11 Jo, XIV, 6.
12 Jo. XVIII, 38.
13 Jo. XVIII, 36.
14 Jo. XIV, 6. Jo. XI, 50.
15 Jo. I, 10.
16 Jo. XIV, 6. Jo. XI, 50.
17 Jo. XV, 27.
18 Matt. XIII, 30.
19 Jo. XVI, 8-11.
20 Jo. VIII, 44 b.

Vous qui êtes seul la Vérité[21]. Et tous sont condamnés, tous sont convaincus au sujet du jugement[22] : et la conviction que Vous développez en eux, c'est que leurs œuvres étant mauvaises[23], ils se jugent en tentant de Vous juger. Ainsi, Seigneur, Vous jugez, par leur jugement même, tous ceux qui jugent : ils reçoivent dans leur jugement même, le jugement de l'homme étant mensonge, leur propre condamnation.

Et Vous m'invitez, Seigneur, à me réjouir : béatitude de la justice, qui éclate dans la condamnation du jugement. Telle fut votre consolation, Seigneur, lorsque Vous Vous êtes trouvé, Vous seul, juste, devant le mensonge infini.

Seigneur, faites-moi entrer dans votre état, faites-moi heureux dans votre Béatitude, juste dans votre Justice, vrai dans votre Vérité. Otez de mon cœur et de mon esprit tout jugement qui n'est pas l'accueil infiniment docile de votre Lumière. Ce que Vous condamnez par l'état de votre jugement et de votre condamnation, ce n'est pas tel ou tel jugement, mais tout jugement qui ne se résout pas absolument en Vous, qui s'écarte si peu que ce soit de Vous. « Ne jugez pas ! »[24] Comme je comprend bien cette parole en Vous contemplant devant vos juges, devant tous ceux qui Vous jugent... devant moi, car c'est bien moi qui Vous juge lorsque je ne reçois pas, virginalement, votre jugement qui est seul vrai. Chacun de mes péchés est un jugement contre Vous, et chacun de ces jugements formé par moi-même, en ne regardant que ma lumière à moi ou en ne regardant pas exclusivement votre lumière à Vous, chacun de ces jugements-là a été un péché.

Ô Seigneur, me voilà confondu devant Vous. Ô mensonge infini qui est en moi, ô Vérité infinie qui est en Vous ! Seigneur, mettez à l'intime de moi-même un esprit droit... un esprit qui suspende tout jugement puisque c'est à Vous que tout jugement est remis. Ô Seigneur, accordez-moi la joie de sentir tout le mensonge intime que je porte en moi, absorbé, dissous, détruit dans votre Vérité, joie de votre Vérité et de votre Justice, joie du rayonnement de votre Vérité et de votre Justice, joie d'être rassasié au plus intime de soi-même, par Vous dont j'ai faim et soif, par Vous, qui êtes Justice et qui êtes Vérité.

21 Jo. XIV, 16.
22 Jo. XVI, 8-11.
23 Jo. III, 19-20.
24 Matt. VII, 1.

IIEME Station

Jésus est chargé de la croix

Jésus, la voici, votre Croix. Voici la rencontre décisive qui ne laisse aucun doute, ni aucun espoir. votre corps a déjà tremblé devant la croix, mais la chair n'a pas de mémoire, la chair se reprend à la vie dès que l'imminence du danger est passée. La chair demeure insensible aux mots, aux arrêts de l'esprit, tant qu'elle n'est pas elle-même atteinte, sensiblement atteinte, dans les fibres qui la composent. Jésus, voici votre Croix. Voici que votre chair elle-même ne peut plus douter : Jésus, il faut mourir.

« Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il Me suive ».[25] Tous ceux qui Vous aiment, plus encore tous ceux que Vous aimez reçoivent leur croix, tous sont présents à votre amour, présents à Vous, dans ce moment où Vous recevez votre Croix. Je retrouve dans votre état adorable la langueur des pusillanimes et aussi l'exultation des martyrs, la répulsion des révoltés et aussi la douceur des Saints, la lourde obscurité de ceux qui ne comprennent pas et aussi la sereine lumière de la foi. Tous les mouvements du cœur humain sont dans votre cœur de chair, Vous voulez être en tous pour que chacun soit en Vous, Vous expiez ou Vous confirmez mais toujours Vous sanctifiez.

Tout absorbé par un si grand mystère, Vous recevez sans doute en silence cette Croix dont les hommes Vous chargent, mais que le Père Lui-même Vous présente. Je cherche, Seigneur, à me traduire à moi-même ce silence, afin d'y mieux demeurer. Vous ne pouviez pas dire moins, devant la Croix, qu'Andre, votre apôtre devant la même Croix : la vôtre, donnée à tous vos amis : « Ô bonne Croix. » Vous êtes le Verbe, et il convenait que Vous, le premier, Vous prononciez au sujet de la Croix la Parole qui justifia toute l'œuvre de la Création : « Dieu vit son œuvre et Dieu vit que cela était bon »[26]. Vous voyez la Croix que, de concert avec le Père et avec l'Esprit, Vous avez faite à votre mesure, et votre silence apporte à la terre l'écho de l'Amen éternel : « Voici, la Croix est très bonne ». Ô excellence mystérieuse dont Vous seul êtes juge : Vous justifiez, par votre acquiescement, la Croix qui devient l'instrument de la suprême justice. Vous êtes le seul Juste, le seul Saint, le seul Vrai ; et Vous venez de convaincre le monde au sujet du jugement[27], en accueillant le jugement faux porté contre Vous afin que soit révélé en Vous le Témoin[28] de la Vérité.

Achevez dans la chair, ô Verbe incarné, Verbe de Vérité, l'œuvre qui est votre œuvre par excellence : « Je suis venu en ce monde pour cette tâche : rendre témoignage à la Vérité »[29], convainquez tout homme de mensonge, en accueillant, Vous, le seul Vrai, le faux jugement des hommes ; convainquez toute chair de perversion en accueillant, Vous le seul Saint, la Croix qui déchire tout ce qui est chair. « Ô bonne Croix, ô Croix de Vérité, Croix conforme au Verbe de Vérité, conforme au témoignage incarné du Verbe de Vérité.

Quelles paroles ineffables emplissent votre silence ! Envoyez-moi, Seigneur, de votre Esprit[30], afin que je les comprenne et que je les vive. Vérité de la Croix, Vérité infinie : Vérité qui vient du Ciel et qui emplit toute la terre, Vérité qui est suprême Sagesse de Dieu et qui visite la plus humble créature, Vérité dont la contemplation réjouit les Anges, et dont le goût console ceux qui souffrent. La Croix est Gloire, la Croix est joie, la Croix est béatitude, la Croix est la paix éternelle ; la Croix est mutilation, la Croix est souffrance, la Croix est angoisse, trouble, crainte... Et il est vrai, il est vrai d'une manière égale que la Croix est tout cela. La Croix est le sacrement de la Vérité ; elle introduit tout l'être dans l'ordre de la Vérité.

Jésus, voici votre Croix, Jésus, Vous êtes la Vie[31]... la Vie en Vous est Vérité car Dieu est Vérité ; la Vie, incarnée en Vous, est crucifiée car la Croix est Vérité. Seigneur, recevez votre Croix, elle vous manquait, n'est-ce pas[32] ? Achevez votre vie avec votre Croix et par votre Croix ; autrement, Vous ne seriez pas le Témoin[33], le Véridique[34], Vous ne seriez pas identifié par tout Vous-même à la Vérité ; les hommes croient Vous prendre votre vie, mais c'est Vous qui la donnez[35], ils pensent Vous imposer la Croix, mais c'est Vous qui, par la Croix, communiez à Vous-même, au plus intime de Vous-même.

---

25 Luc IX, 23.
26 Gen. I, 10, 12, 18, 25, 31.
27 Jo. XVI, 8, 11.
28 Apoc. I, 5 ; XIX, 11.
29 Jo. XVIII, 37 ; VIII, 38.
30 Jo. XVI, 7.
31 Jo. XIV, 16.
32 Luc. XIII, 50 ; Jo. XIII, 27.
33 Apoc. I, 5 ; XIX, 11.
34 Apoc. XIX, 11 ; Marc XII ; Matt. XIII, 16.
35 Jo. X, 18.

« Acceptez de porter mon propre joug et apprenez de Moi que Je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes... »[36] C'est en Vous, Seigneur, que Je contemple, en Vous que je trouve, en Vous que je goute le repos que Vous promettez : c'est dans votre état que se trouve réalisé ce mystère du repos de la Croix, c'est parce qu'elle est votre joug quelle ne meurtrit jamais comme un autre joug ; elle n'élargit, n'approfondit les plaies que pour mieux assainir et guérir. Elle Vous est bien devenue un lieu de repos, cette Croix, elle fut le lieu de l'ultime consommation, le sceau définitif de votre témoignage à la Vérité, la justification de votre œuvre : rien n'est plus reposant pour le serviteur que d'avoir achevé sa tâche. S'il en fut ainsi, Seigneur, c'est que Vous avez bien accueilli votre Croix : avec cette douceur qui, par-delà les brutalités humaines, rend tout docile à la suprême Sagesse de Dieu ; avec cette humilité qui découvre, sous la contradiction et le mensonge, la Vérité transcendante qui juge toutes choses, qui contraint toutes choses à rentrer dans l'Ordre de Dieu.

Seigneur, votre Croix courbe votre épaule vers la terre : elle Vous fait plus proche de moi. Faites-moi, par elle, par votre état, plus proche de Vous, moins indigne de votre ferveur et de votre vaillance, faites-moi surtout, ô Verbe de Vérité, vrai comme Vous, avec Vous, dans et par votre Croix.

36 Matt. XI, 29.

IIIEME Station

Jésus tombe pour la première fois

Ô Jésus, tous vos états sont adorables. Et il y a bien en Vous cet état de tomber, puisque, par trois fois, Vous avez renouvelé ce geste afin de nous le rendre familier. J'adore en Vous cet état ; et toute la surprise que provoque en moi celle de vos chutes qui est la première, doit céder à l'adoration du mystère permanent : le Dieu fort est tombé, le Verbe qui porte toutes choses a subi la loi de la chair, le Fils de l'Homme est glorifié éternellement dans son infirmité. Verbe fait chair, Vous habitez parmi nous, Vous habitez en nous, en moi, Vous épousez toute la vérité de ma condition : loi de l'esprit, loi des membres ; désir insensé et lourdeur désespérante ? Comme il m'est bon de contempler, d'adorer, d'assimiler toute l'ampleur de la Vérité dans l'état de votre chute ! Comme Vous-savez, Ô Maitre de Vérité, Vous abaisser avec nous. votre corps heurte rudement cette terre dont le nôtre est issu : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière »[37] Telle est la vérité de nôtre condition et Vous ne nous l'enseignez pas de parole ou de geste, mais en identifiant autant qu'il se pouvait votre corps divin à la poussière anonyme du chemin.

Les plaies que cause votre chute mêlent votre Sang avec la cendre : symbole merveilleux, car je suis moi-même cette cendre et j'attends humblement, par votre contact, d'être changé en Vous ; j'attends plus encore, car les grains de cette poussière que Vous honoriez par vos seuls pas ont dû pénétrer en Vous, y demeurer... état de votre chute, état de communion avec la terre... Vérité humble de ma condition, mais vérité sublime : je ne suis que cendre et je suis baptisé pour la Gloire ; Jésus, Vous me dites à la fois l'un et l'autre, Vous opérez en moi l'un par l'autre. Par l'état de votre chute, moi qui ne suis que cendre, je deviens Vie...

J'adore les dispositions de votre corps, mais j'adore aussi, Jésus, celles de votre esprit. Auriez-Vous été surpris, comme je suis moi-même étonné ? surpris dans votre dessein de porter la Croix sans défaillir ; surpris dans vos forces, non pas seulement dans vos forces physiques, mais dans ces forces qui jaillissent de l'esprit et du cœur et qui peuvent toujours tonifier l'effort qui allait être trop court. Et cependant, il n'y a en Vous, ni présomption, ni pusillanimité ; mais Vérité. L'homme n'est que poussière... l'homme n'est qu'inattention et frivolité. Et comme Vous avez daigné identifier votre corps à la cendre pour l'animer, Vous avez daigné, identifier votre esprit à la mobilité pour la stabiliser. Je me trompe constamment, Vous le voyez mieux que moi, Seigneur : en consentant à ce qui est mal ou à ce qui est moins bien ; j'oublie facilement la rigueur de votre Loi, dont il ne faut dévier, ni à droite, ni à gauche[38] ; j'oublie la rigueur de l'Amour qui épie le moindre mouvement de nos cœurs[39]. J'oublie, ou je ne veux pas me souvenir..., le sais-je moi-même ! Cet oubli est la source de toutes mes erreurs. Mais ai-je le droit d'oublier votre Présence toujours présente, et la permanente invitation à me perdre dans cette Présence ? Oh ! Seigneur, comme je crains de répondre non, car je connais bien mon instabilité, et comme je crains de répondre oui, car Vous m'aimez, et au fond je Vous aime. Or voici, Seigneur, votre réponse adorable. Vous êtes tombé : votre esprit ne s'est pas détourné du Verbe subsistant, mais il a cessé d'être pénètre par Lui. Mystère... ; qui aime Dieu davantage n'est pas nécessairement le plus aimé de Dieu ; le labeur de l'amour que l'on donne n'est pas le repos de l'amour dont on jouit : ainsi votre esprit, tout adhérent au Verbe, a pu n'être pas toujours fixé par Lui, immutabilisé par Lui. Et votre esprit a défailli sans cesser d'adhérer, sans l'ombre d'une imperfection, sans autre oubli que celui dont l'humaine nature est affligée : oubli si inconscient que l'homme est tenté de l'appeler déréliction, mais fragilité si près d'être consentie que Dieu est tenté de l'appeler infidélité... en tout autre que Vous ou votre Mère.

Ô Verbe incarné, qui devancez mes surprises par votre prescience, qui rectifiez mon instabilité dans votre immutabilité, qui guérissez mon habituel oubli par votre pénétrante lumière, ayez pitié de moi !

J'adore l'état de votre chute qui Vous fait si proche. de moi ; prenez mon esprit dans votre Esprit comme Vous accueillez en votre Sang la cendre de mon corps. – Et ainsi établi en Vous, fixé en Vous, instruisez-moi dans votre Lumière. Conduisez-moi par l'humble vérité de la terre qui n'est que cendre et instabilité, à votre Vérité à Vous, Verbe de Sagesse. Ô Jésus, Vous tombez et Vous défaillez ; Vous Vous voyez ainsi, et Vous approuvez qu'il en soit ainsi. Et l'immobile sérénité, dont Vous portez la source, visite votre chair qui communie à la nature de toute chair, et votre esprit qui communie à toute l'humaine faiblesse. Quel secret, quel respect, quelle tendresse ! Comme elle se fait lointaine en Vous, cette source divine, afin que votre chair et votre esprit soient parfaitement semblables aux nôtres, soient parfaitement moi-même. Mais combien aussi elle est proche, cette source mystérieuse : vraiment le Verbe de Dieu est là en Vous, Seigneur, et Vous êtes comme ne le sachant pas : Lumière adorable du Verbe, nescience adorable du Verbe incarné ; Sagesse à l'état divin : lumière et repos ; sagesse à l'état humain : foi et labeur. L'état de votre chute, Seigneur, couvre tout l'entre-deux. Que cet état adorable me soit le sacrement de votre Sagesse, que par lui votre paix garde mon esprit et mon corps dans l'obscure ferveur qui est la vérité de la terre.

37 Gen. III, 19 ; XVIII, 27 ; Eccli. XVII, 31.
38 Jos. I, 7.
39 Cant. IV, 9.

IVEME STATION

Jésus rencontre sa mère

« Voyez donc le Roi de Gloire, paré de la couronne que sa mère lui a donnée au jour de ses noces. »[40] Voyez, ô Marie, votre Enfant, voici qu'Il épouse une seconde fois, dans le Sang, la nature qu'Il assuma en vous ; voici qu'Il convie à ses noces toutes les vierges, et vous la première, Vierge des vierges qu'Il fait en cette heure, son Epouse.

Regardez, ô Marie, c'est le Roi de Gloire, et vous êtes, vous-même, Reine dans la Gloire ; mais jamais ne fut plus vrai l'oracle nous avertissant que toute la Gloire est au dedans[41], dans le royaume qui n'est pas de ce monde[42]. Quelle est donc cette Gloire ? C'est celle du Seigneur fort et puissant[43] qui vainc la haine par l'Amour, c'est celle de la Vierge puissante et veillante qui pâtit en elle la vérité de l'Amour. Jésus, Vous rencontrez Marie, votre Mère ; Marie, vous rencontrez Jésus, votre Enfant. C'est sur terre que vos regards se croisent, mais c'est au fond de l'âme qu'ils vous rendent sensible la plus étroite des communions. Qui donc pourrait être le digne témoin de cette rencontre ineffable ?

Qui donc connaît cette Gloire ? Les hommes la méprisent, les Anges l'adorent dans le mystère, et c'est Vous seul, mon Dieu, qui connaissez cette Gloire ; et c'est en Vous, ô mon grand Dieu, que je veux la connaître, comme une très pure image de la vôtre. Le Verbe incarné et la Mère du Verbe se rencontrent un instant sur terre ; le Père, le Verbe et l'Esprit se retrouvent éternellement dans leur commune Essence : telle est la clé du mystère ; à qui donc oserais-je en effet vous comparer, ô Marie, Mère du Verbe, sinon au Verbe Lui-même. Et Vous, Vous qui regardez votre Mère et ne cessez d'être dans le Père, n'est point elle qui Vous porte l'appoint secourable dont Vous prive le mystérieux abandonnement du Père ?[44] Vous retrouvez, Verbe incarné, votre Mère, dans la Gloire de la Croix, comme Vous retrouvez, Verbe éternel ; votre Père, dans la Gloire de l'Essence. Quelle gloire et quelle Gloire ! quelle rencontre et quelle Rencontre ? quel amour et quel Amour ! Amour crucifié au nom duquel on ne se retrouve que pour se quitter ; Amour béatifiant dans lequel on ne semble se quitter que pour se retrouver : ici conscience juste égale à la béatitude infinie, et là juste assez de vie pour porter une peine infinie. Gloire de l'Amour qui s'achève par sa propre loi dans la parfaite pureté, gloire de l'Amour qui pâtit par sa propre loi dans la parfaite fidélité. Ô Gloire, ô splendeur de cet Amour qui, avec une égale aisance, se révèle également vrai en Vous, ô Trinité bienheureuse, et en cette rencontre de Vous, Jésus Verbe incarné et de Marie votre Mère. Même jeu, même rigueur. Être deux et n'être qu'un ; se distinguer et s'unir ; se quitter et se retrouver... mais le péché impose sa propre distension à l'Amour qui le visite, et c'est la forme du péché qui, pour un instant, l'emporte ; dans la délicate alternance du jeu de l'Amour, l'une des phases devient dominante au point d'absorber l'autre, et cette rencontre n'a pour Vous, Jésus, et pour vous, Marie, que la saveur d'une séparation. C'est sans doute très réellement que vous vous retrouvez : comment comprendrai-je la profondeur de ce mutuel regard qui atteint le fond de vos âmes parce qu'il procède de la lumière de Dieu ? Jésus le Verbe sauveur. Marie la première et parfaite rachetée, Marie en Jésus comme en source de sa vie, et Jésus en Marie comme en l'expression de son œuvre ; ainsi le Fils est dans le Père le Père dans le Fils. C'est l'essentielle béatitude qui allait, par ce regard, visiter vos âmes, Ô Jésus, Fils de Marie, ô Marie, Mère de Jésus. Mais cela n'est point de la terre. Et voici que cette même lumière qui n'était que douceur se fait inexorable : Vous voyez, Jésus, ce qu'il en coûte à votre Mère de Vous suivre, plus encore que le prix de sa rédemption ; vous voyez, Marie, l'Agonie qui se prolonge sous le poids de la Croix, inattentive à votre propre souffrance. Chacun ne perçoit sa propre douleur que dans l'autre, projetée dans l'autre, grandissant dans l'autre à la mesure même de l'Amour. Et comme deux miroirs se renvoient indéfiniment la même image, Jésus et Marie accroissent indéfiniment l'un pour l'autre la rigueur de la loi de l'Amour. Marie, c'est bien Jésus que vous retrouvez, mais un Jésus devant se quitter Lui-même, s'offrir Lui-même absolument ; et Vous, Jésus, c'est bien Marie que Vous retrouvez, mais une Marie qui doit parfaire dans la douleur l'enfantement qu'elle commença avec Vous dans la joie. Et ainsi, Marie, vous quittez Jésus avec une rigueur que je ne soupçonnais pas, rigueur infinie de l'Amour, puisque Vous retrouvez assez pour ne faire qu'un avec Lui, un Jésus qui doit se quitter Lui-même. Et Vous, Jésus, Vous communiez avec Marie dans l'acte de suprême renoncement que Vous lui demandez et lui donnez d'accomplir ; Vous renoncez à elle, en elle et par elle. Amour qui unit Jésus et Marie ; Amour qui sépare Jésus de Lui-même, et Marie d'avec Jésus ; Amour qui sépare Marie d'elle-même, et Jésus d'avec Marie : donnez-moi, Seigneur, un cœur aimant, et il comprendra la loi de l'Amour.

40 Cant. III, 11.
41 Ps. XLIV, 14.
42 Jo. XVIII, 36.
43 Ps. XXIII, 8.
44 Marc XV, 34 ; Matt. XXVII, 46.

Ô Marie, vous ne faites rien pour Jésus, comme fit Véronique ; et Vous, Jésus, rien pour Marie, comme Vous fîtes pour les filles de Jérusalem ; car ce regard mutuel, il est pour que vous vous quittiez, il n'est que pour cela. Aucune œuvre, ce regard se suffit. Ô Virginité ineffable de ce regard qui exclut tout ce qui n'est pas lui, Virginité égale : dans l'Amour possédant qui ne distingue que pour unir, et dans l'Amour crucifiant qui ne rapproche que pour séparer. Ô Jésus, ô Marie, merci de ce regard ! Qu'il me soit le sacrement de la rigueur de l'Amour. Je veux l'adorer et le conserver dans la foi. Qu'il me fasse un cœur égal, pour accueillir mêmement l'Amour dans la Gloire de sa Croix et dans le repos de sa Gloire.

Vème Station

Jésus est aidé par Simon de Cyrene à porter sa croix

Voici la première aide extérieure que reçoive Jésus. Marie devait porter secours à Jésus, mais pour l'aider à constituer en son cœur le trésor de la Croix, non pour soulager son corps : Marie n'est pas mère comme les autres mères ; elle est Mère du Verbe incarné, non pas mère de la chair de Jésus.

Jésus vient de tomber ; la rencontre de Marie lui ôte sans doute plus de forces qu'elle ne lui en donne, mais les soldats n'y ont pas pris garde. Leur victime ne les intéresse guère... il suffit que la Croix soit portée jusqu'au bout.

Au premier incident de route, on requiert les passants : cette solution simple est assez habituelle aux soldats pour que nul ne s'en étonne. « Ayant rencontré un certain Simon de Cyrene, ils le contraignirent à porter la Croix à la suite de Jésus »[45]. Simon ne pouvait refuser... Accepte-t-il dans son esprit ce qu'il devait accomplir extérieurement ? Simon revenait des champs, déjà fatigué. Mais Marie était là, « couronnant son enfant de sa douloureuse présence, au jour de ses noces »[46] ; Marie dût être heureuse de voir qu'on faisait en sa place ce qu'elle devait ne point faire. Ô Marie, vous alliez devenir mère de Simon, et votre muette affection accomplit en son cœur un miracle invisible. Aux serviteurs de Cana, Vous aviez dit : « Faites tout ce qu'Il Vous dira »[47], en dépit du labeur qu'il vous en coûtera. A Simon, vous suggérez d'entrer comme serviteur aux noces de la très sainte Croix. Dieu opère toujours au dedans ce qu'Il signifie du dehors par les signes ; c'est vous, Marie, vous qui connaissez Jésus et le mystère de sa croix, c'est vous qui êtes la persuasive lumière dans laquelle Simon accueille avec douceur l'inopportun fardeau.

Souvenez-vous, ô Marie, de tous les autres Simon que la bonne Providence visite par la contrariété et qui sont sur le point de n'y pas reconnaître la Croix de Jésus. Redites-leur, redites-moi, ô Mère, les paroles de Jésus Lui-même : « Si tu savais le don de Dieu... »[48]. Ce sont les hommes, les circonstances qui te contraignent mais voilà que Dieu t'attend. Nul n'a pouvoir sur toi si Dieu ne le lui donne[49] ; nul ne t'oblige du dehors en accaparant tes forces, mais c'est Jésus qui t'oblige du dedans en t'en promettant de meilleures.

Pour lors, le plus contraint, ce n'est pas Simon ce n'est pas toi : c'est Dieu Lui-même. Dieu fait ce qu'Il peut : Dieu se heurte à l'inertie : ceux qui devaient aider Jésus sont absents ou n'osent pas. Les femmes qui n'ont assisté que de loin aux miracles et à la carrière glorieuse du Maître sont là, elles vont s'approcher de Lui en cette heure d'épreuve. Les hommes, les forts,les intimes : ceux-là se dérobent. Ainsi, Seigneur, le mensonge et l'erreur qui ont présidé à votre condamnation continuent d'envelopper tout entier votre Calvaire. Mais Vous restaurez l'ordre ; et c'est la puissance du mal déchainé contre Vous qui devient l'instrument de votre Sagesse : ceux qui avaient été appelés au festin de la Croix n'en étaient pas dignes[50] ; alors vos serviteurs, pour l'heure déguisés en bourreaux, s'en vont par les chemins et en invitent d'autres : et je les trouve, inconsciemment mais parfaitement, fidèle à votre désir : « *Compelle intrare* »[51]. Ils contraignent d'entrer au festin de la Croix. C'est Vous, Jésus, c'est vous, Marie, qui donnez la robe nuptiale sans laquelle on ne peut apprécier la saveur du festin[52]. C'est donc à vous que je la demande, c'est à vous que je demande quels sont les mille goûts de la manne que la vie m'apporte si abondamment.

Simon porte la Croix à la suite de Jésus, avec Jésus. Tel est le festin. Manger ensemble, c'est avoir chacun sa part ; porter la Croix ensemble, c'est être un dans un même acte. Vous étiez tout entier, Jésus, dans ce portement de votre Croix : le poids en excédait vos forces ; et Vous avez permis que ce fut un Simon fatigué qui portât avec Vous, afin qu'il dût accomplir un laborieux effort l'appliquant, lui aussi tout entier, à cette œuvre unique de porter la Croix.

Quelle Sagesse Vous m'enseignez, ô Jésus portant votre Croix, puisque tout ce qui Vous advient m'est donné en signe. Peut-être n'avais-je pas encore compris que si la Croix me semble démesurée, écrasante pour mes pauvres forces, c'est qu'il importe que je sois absorbé par son portement sans que rien de moi-même puisse être distrait pour autre chose. Car dans la mesure ou je serai entièrement dans cet acte, je serai entièrement un avec Vous qui Vous épuisez dans cet acte. Je n'ose pas comprendre, Seigneur, comment la Croix unit à Vous, c'est pourquoi je redoute de lui être entièrement présent. Je la voudrais petite pour la dominer, c'est-à-dire pour demeurer moi-même en regard de Vous ; tandis que le meilleur de la grâce de votre Croix est dans cette extrémité qui contraint de s'oublier parfaitement en Vous.

45 Luc XXIII, 26 ; Marc XV, 2l.
46 Cant. III, 11.
47 Jo. II, 5.
48 Jo. IV, 10.
49 Jo. XIX, 11.
50 Matt. XXII, 8.
51 Luc XIV, 25.
52 Matt. XXII, 11-12.

Jésus portant votre Croix, ne permettez plus que j'estime jamais trop lourde la Croix que Vous m'appelez à porter avec Vous. Et vous, Marie, Mère de Jésus, Mère de tous les Cyreneens choisis par votre Fils, renvoyez-moi l'écho de la parole libératrice : « Si tu savais le don de Dleu »[53].

Porter avec Vous, Jésus, c'est être un avec Vous ; mais c'est aussi Vous aider. C'est Vous aider vraiment, comme Simon vraiment Vous aida. Ajutores Dei sumus[54]. Nous sommes les collaborateurs de Dieu. La mystérieuse réalité qui est maintenant esprit et vie[55], était contenue en signe et en promesse dans votre état de la terre : Jésus portant votre Croix, Jésus aidé à porter votre Croix. Cette Croix qui trainait lourdement, et qui peut-être allait tomber à terre, la voici soudain soulevée, transportée sans heurts, traitée avec le respect dû aux choses saintes. L'arche de l'alliance était portée par les prêtres... Jésus, souverain Prêtre, Vous appelez l'homme à inaugurer et à poursuivre son sacerdoce ; et la Croix, qui est comme l'Arche de l'Alliance nouvelle, ne peut plus être, sans l'homme, honorée comme il se doit. Telle est la vérité que vos bourreaux incarnent sur terre pour la première fois, vérité que je do moi-même recueillir avec reconnaissance et avec ferveur.

Votre Croix, Seigneur, trainera à terre jusqu'au jour du jugement. Combien de parcelles en sont enfouies oubliées, méprisées, abhorrées : même dans les cœurs chrétiens qui cependant vivent de votre Croix à Vous et peut-être dans les cœurs vierges que Vous avez choisis pour Vous aider. Seigneur, « qui avez racheté le monde par votre très sainte Croix... », je m'efforcerai de discerner avec diligence, de désirer avec respect, de recueillir avec tendresse votre Croix, partout où je la découvrirai.

53 Jo. IV, 10.
54 I Cor. III, 9.
55 Jo. VI, 64.

VIEME STATION

Jésus accepte et récompense les soins de Véronique

Jésus poursuit son chemin, accompagné de Marie qui le suivra jusqu'au bout, aidé de Simon qui prend la Croix en charge plutôt qu'il ne s'attache à la personne de Jésus et dont la mission s'achève lorsque la Croix est rendue en son lieu. Il y a bien d'autres rencontres, mais la plupart sont hostiles et la Providence a voulu que nous fût conservé le seul témoignage de l'amour. Voici Véronique et un peu plus loin d'autres femmes, venues comme pour voir et recevoir le Maitre à la dérobée. Marie, Simon, Véronique, les filles de Jerusalem, autant de points brillants qui jalonnent cette route sombre.

Vous seul, Seigneur, connaissez leur état véritable, Vous seul sondez les reins et les cœurs[56] ; mais pour nous qui voyons du dehors, Véronique est la privilégiée, elle seule a un signe, et le dernier de vos signes, Seigneur, avant celui de la mort, du sang et de l'eau.

Sans doute en avait-elle plus besoin que Marie. Sans doute en etait-elle plus digne que ses compagnes anonymes. Mais pourquoi donc, Jésus, accordez-Vous à Véronique qui ne fait qu'un geste ce que Vous ne donnez pas à Simon qui Vous aide longuement, laborieusement ? J'adore, Seigneur, votre Sagesse ; Vous Vous dérobez à ceux qui ne viennent à Vous qu'en se recherchant eux-mêmes ; Vous Vous donnez à ceux qui ne cherchent que Vous ; Vous Vous laissez découvrir par les dociles qui se laissent patiemment contraindre de Vous aider. Les filles de Jerusalem, Véronique, Simon : trois symboles.

Mais Seigneur, que faites-Vous donc à l'egard de Marie, votre Mère ? Je ne vois en sa foi héroïque ni impureté, ni attente, ni lenteur. Aussi ne lui donnez-Vous ni reproche, ni signe, ni réconfort ; Vous lui avez donné un regard, expression vivante de l'éternelle Sagesse. Elle a sa part, la plus austère, la plus pure, la plus vraie, la meilleure part.[57]

Mais c'est la part de Véronique que je veux maintenant regarder. Simon chemine longuement avec Vous, sous le même poids, dans le même acte de porter, parce qu'il doit apprendre à Vous connaître ; Véronique Vous connaît déjà, aussi va-t-elle droit à Vous. On pourrait cependant ne Vous pas reconnaitre ; Pierre, Jacques et Jean, qui Vous ont vu dans le resplendissement de la Gloire ne savent plus qui Vous êtes : « Je l'ai vu, et ce n'était pas un homme[58] » ; vos disciples, témoins de vos discours aux foules émerveillées, ne Vous retrouvent plus dans cette foule haineuse. L'heure est au mensonge qui prétend détruire la vérité et corrompre l'amour. Mais il y a une victoire qui a vaincu le monde ; cette victoire, c'est la très sainte foi[59], qu'incarne auprès de Vous, Seigneur, et par votre grâce, votre fidèle servante Véronique.

Lumière qui n'est que dans la foi, amour qui n'est que par la foi ; il faut l'un et l'autre pour reconnaître et trouver Jésus. Véronique n'est qu'un seul esprit avec Vous, Seigneur : et elle le sait, comme Vous le savez Vous-mêmes, douloureusement, quoiqu'en parfaite sérénité, lointainement, quoiqu'en parfaite certitude, que sous vos paupières toutes alourdies de la terre, brille l'éternelle lumière du Verbe. Véronique est un seul cœur avec Vous et elle a mal à votre tête, à vos membres, à tout votre être ; et elle va à Vous, ne sachant que Vous, ne sentant que Vous ; et elle invente un geste, qui exprime bien au delà de ce qu'elle peut faire, et qui voudrait épouser tout votre endolorissement. Elle me parait belle, Seigneur, cette part de Véronique ; plus encore au dedans qu'au dehors ; c'est la foi lumineuse qui s'absorbe toute en Vous, la foi fidèle qui ne sait que Vous, la foi qui ignore tout ce qui n'est pas Vous.

Et voici maintenant votre réponse, Seigneur ; je dois m'attendre à la trouver plus belle, elle aussi, dans l'intériorité de son mystère que dans le signe qui la manifeste. Le signe, c'est celui-la même que nous attendons de nos amis et n'aimons donner qu'a eux : la forme sensible riche de l'état de l'âme, forme qui fixe visiblement un état intégré invisiblement en Éternité. En cette fin douloureuse de votre vie, Vous portez dans vos membres et sur votre visage tout le poids d'une expérience humaine chargée de Sagesse divine. Je l'ai regardée, cette empreinte de votre Face : je n'y ai trouvé ni amertume ni repos ; ni angoisse de la mort, ni espoir de la vie ; ni raideur, ni lassitude... et je pourrais épuiser tout ce que l'on trouve d'ordinaire sur les traits d'un homme qui meurt en souffrant et qui demeure maitre de sa vie... rien de tout cela n'est en Vous, ou bien tout cela à la fois, mais à un degré surhumain, dans une harmonie divine. Vous saviez ce qu'il y a dans l'homme[60], Vous saviez le prix de la Croix, Vous saviez l'un et l'autre de toute éternité ; Vous en faites passer la conviction dans toutes les fibres de votre être. C'est cette mystérieuse Sagesse que je lis sur votre visage

56 Jer. XVII, 10 ; I Cor. II, 11.
57 Luc X, 42.
58 Isaïe, LIII, 2.
59 I Jo. V, 4.
60 Jo. II, 25 ; I Cor. II, 10-11.

impassible et cependant si accueillant. Sagesse divine et humaine ; Sagesse rayonnante de Gloire et toute pénétrée de Croix ; Sagesse dont l'assurance est immuable et la condescendance infinie.

C'est l'effigie de cette Sagesse qui est donnée en signe à Véronique dans le moment décisif de sa démarche insensée. Seigneur, je Vous en loue, il est bon qu'il en soit ainsi, et la splendeur du signe me suggère l'harmonie de vos desseins. C'est par une Lumière qui ne vient que de Vous, Seigneur, c'est par un amour que Vous seul pouvez donner, que Véronique, votre fidèle, vient jusqu'à Vous : et nous ne savons ce qui en elle l'emporte, de l'adoration ou de la compassion, de l'hommage au Dieu incarné ou de la reconnaissance au Dieu Sauveur. A ceux qui croient, Seigneur, Vous donnez, comme au centurion, une récompense de croyant, un miracle qui est signe pour la foi. A ceux qui aiment, Vous donnez, comme à Marie, sœur de Marthe, la récompense de la sécurité dans l'Amour, sécurité qui est comme un sceau d'authenticité. Mais à ceux qui à la fois croient et aiment, qui sont tout entiers dans un acte unique qui est pour Vous seul et que ne désigne aucun mot humain, à ceux-la, Seigneur, que donnerez-Vous ?... sinon votre Sagesse, mystérieux alliage de Vérité et d'Amour, qui est tout Vous-même. Seigneur, donnez-moi cette ferveur qui ne va à Vous que pour Vous seul ; faites-moi tout imprégnation de Vous, comme le Voile immaculé qui fut appliqué sur votre Face ; changez-moi, dès ce temps et pour l'éternité, en votre Sagesse de Croix et en votre Sagesse de Gloire.

VIIEME STATION

Jésus tombe pour la deuxième fois

La voie est étroite qui conduit au Royaume[61], et douloureuse la voie qui achète le Royaume. Vous voici, Seigneur, une seconde fois, face contre terre. Simon est cependant avec Vous, et sans doute, il Vous aide de son mieux. Véronique vient de Vous consoler, et certainement Vous avez reconnu en elle le témoignage de tous vos fidèles. Marie votre Mère avait échangé avec Vous un regard crucifiant, mais plus encore fortifiant : écho sensible de l'Amour et de la Sagesse qui étaient en Vous. Malgré tout cela, Seigneur, Vous tombez. Quand Dieu nous veut infirme, qui donc pourrait nous rendre fort ; quand Dieu veut la faiblesse, qui donc pourrait donner l'assurance ; quand Dieu veut l'abandonnement, qui pourrait montrer la lumière ? Les soldats qui Vous voient tomber sont indifférents : ils ont l'habitude de conduire les suppliciés, ils Vous frappent comme ils ont l'habitude de le faire. Mais Simon, Véronique, Marie sont là. Simon, converti à Vous, voit qu'il ne peut rien pour Vous ; Véronique comprend bien qu'elle ne pourra s'approcher de Vous une seconde fois pour réparer cette seconde chute comme elle a réparé la première ; Marie sait qu'elle ne retrouvera votre regard qu'auprès de la Croix.

Quelle leçon, Seigneur, pour ceux que Vous aimez, et qui Vous aiment, et qui désirent Vous aider. Voici tout l'effort humain ramené à sa juste mesure. Il est magnifique quand Dieu l'accueille ; il ne peut plus rien quand Dieu semble le délaisser. Vos fidèles doivent-ils donc se détacher de Vous ? Non, Seigneur, je sais qu'il n'en est pas ainsi, que Vous n'éteignez pas la mèche qui fume encore, que Vous accueillez toute fidélité, la plus modeste comme la plus profonde.

Simon Vous aidera, mais sans l'illusion de penser qu'il peut Vous éviter de tomber, et de retomber ; il Vous suivra humblement. Véronique Vous enveloppera de la même tendresse, mais sans l'espoir de Vous approcher ; elle Vous suivra, dans le détachement. Et Marie, la Vierge très fidèle, demeure avec Vous, dans chacun de vos pas, dans chacune de vos chutes, dans chacun de vos efforts, sachant bien, que son regard ne pourra plus infuser en tout cela le secret réconfort d'une tendresse divine. Elle Vous suit dans la foi.

Et cependant, Seigneur, Simon n'était -il pas humble en se prêtant docilement à une requête infamante ; et Véronique détachée, en méprisant l'hostilité pour n'être fidèle qu'à Vous ; et Marie n'avait-elle pas la foi en échangeant avec Vous ce regard qui vous faisait communier à la même Sagesse ?.... Degré de l'humilité, degré du détachement, degré de la foi, mystère dans lequel Vous enveloppez la Vie de vos aimés. Mystère dans lequel j'entrevois votre mystère à Vous, Seigneur, celui de votre seconde chute. On connait l'arbre à ses fuits[62]. L'état de votre chute est comme la racine par laquelle vos fidèles puisent en Vous, en Dieu, toute la sève dont ils ont justement besoin. Vous êtes plus près du terme et Vous êtes plus faible. Vous allez à votre Père et les forces humaines Vous manquent : c'est dans l'infirmité que s'éprouve la force de Dieu[63]. Or c'est bien de cette sorte de preuve, persuasive, pénétrante, dont nous avons tous besoins, dont j'ai besoin moi-même. Humilité, renoncement, foi, je sais bien qu'il n'y a pas d'autre voie ; mais combien cette voie me parait étroite et difficile, combien souvent me trouvé-je devant un seuil qui me parait infranchissable !

Je Vous ai suivi jusqu'alors, Seigneur, en m'aidant de la joie que j'avais de Vous suivre, et de Vous voir, et de Vous sentir présent.

Et sans cette joie, gratuitement donnée par Vous, joie qui tient toute à Vous, saurais-je encore Vous suivre ? Vous aimerais-je tout à fait pour Vous et point du tout pour moi ? Cette joie, Seigneur, je n'ose me l'ôter parce qu'elle vient de Vous et que je suis bien faible ; mais peut-être me serait-il bon de l'ignorer afin d'être plus pur, pour Vous. Seigneur, je me repose dans votre chute, comme ont dû le faire Simon, Véronique, Marie : c'est votre défaillance qui est leur force, leur consolation, leur lumière ; c'est en Vous dérobant à eux, que Vous leur êtes mystérieusement secourable au degré où ils en ont besoin. Vous renoncez à tout ce sur quoi ils comptaient trop, pour le leur faire vivre plus divinement. Vous prenez sur Vous toutes les indélicatesses de vos aimés, toutes leurs timidités dans l'Amour, toutes leurs hésitations au milieu de la voie généreuse dans laquelle ils s'étaient d'abord engagés.

Pour tous ceux qui allaient regarder en arrière et se rendre indignes de votre choix[64], Vous ne regardez plus que vers le Père, Vous ne comptez plus que sur Lui.

---

61 Matt. VII, 14.
62 Matt. VII, 20.
63 2 Cor. XII, 9.
64 Luc IX, 62.

Votre force, votre désir, cessent d'habiter votre corps ; et Vous l'abandonnez à son propre poids, que la Croix fait si lourd. C'est le milieu de votre voie douloureuse qui correspond si bien au milieu de nos vies ; et, par la tentation de médiocrité du milieu de ma vie, je comprends, Seigneur, l'état de votre chute, je Vous aime et je Vous loue dans cet état. C'est comme une crête que Vous franchissez ; Vous voici maintenant tout entier sur le versant du Père, ne laissant à la terre que votre corps et Vous voici entrainant plus avant vers le Père tous ceux qui Vous suivent au delà de cette seconde chute, en la conservant dans leur cœur comme la source vive de toute force, de toute douceur, de toute lumière.

VIIIème Station

Jésus console les filles de Jerusalem

Seigneur, Vous n'êtes pas venu pour les justes mais pour les pécheurs[65]. Voici qu'une dernière fois, Vous Vous trouvez au milieu de cette foule que Vous aimez : elle vient Vous redire, même sans le savoir, qu'il Vous faut mourir pour elle. Pour les soldats qui Vous conduisent, Vous n'êtes que le condamné : un condamné ne doit parler à personne. Mais vos amis et vos ennemis se pressent, mêlés autour de Vous ; tous voudraient Vous approcher pour Vous mieux consoler ou pour Vous mieux moquer, ou pour satisfaire une curiosité que vos miracles entretenaient si bien. Le flot humain est difficile à contenir, il arrive à Vous joindre ; le bon sens y domine, malgré les artifices de Satan : et c'est de la sympathie qui Vous est exprimée. Une sympathie un peu courte, plus avare que reconnaissante, plus proche de la sensiblerie égoïste que de la générosité efficace.

Et cependant, Seigneur, je me garde de la mépriser, car je n'aurais sans doute pas mieux fait ; j'espère seulement que, par votre grâce, j'aurais été avec celles qui ont pleuré et non avec ceux qui ont maudit. Seigneur, c'est pour cette foule que Vous êtes venu, entrez en elle une dernière fois, sentez les remous des esprits et des cœurs ; au-delà de ceux des corps ; accomplissez encore une fois votre mission : rendre témoignage à la Vérité[66]... Vous n'êtes plus le Maître dont on respecte l'autorité ; Vous demeurez le Fils de l'Homme qui sait ce qu'il y a dans l'homme[67]. Car les larmes sont, à elles seules, un aveu : et Vous savez ce qu'il y a dans les larmes. Il y a des larmes bienheureuses qui obtiennent consolation, mais ces larmes-là sont vraies ; et l'heure n'est pas à la consolation parce qu'elle n'est pas à la Vérité. Le mensonge n'arriverait-il pas à séduire vos élus eux-mêmes[68] si Vous ne veilliez sur eux !

Seigneur, Vous consolez, et j'adore votre amour ; mais Vous consolez en instruisant, et j'adore votre Verité. Pourquoi donc, Seigneur, n'accueillez-Vous pas pour Vous-même ces larmes, Vous qui avez accueilli celles de Madeleine[69] ; pourquoi justifiez-Vous les unes, et pourquoi blâmez-Vous les autres ? C'est que Madeleine pleure ses fautes et demeure à vos pieds humblement comme le publicain ; les femmes de Jerusalem s'approchent de Vous, oublieuses d'elles-mêmes semble-t-il, mais avec une certaine assurance, une certaine sûreté de soi qui pourraient bien être le cortège de l'orgueil. Oh ! c'est un orgueil presque innocent, tant il est inconscient ; mais comme il faut être humble, Seigneur, quand on approche de Vous qui êtes l'Humble[70] par excellence. Il faut être humble toujours pour être agréé de Vous, mais combien plus quand on prétend Vous consoler, quand on désire Vous offrir ce que l'humaine tendresse invente de plus délicat et de plus mystérieux, ce qui peut être si pur ou si impur : des larmes. On peut, Seigneur, pleurer sur Vous pour l'amour de Vous, et ces larmes-là sont pures : larmes de la pure tendresse, tendresse de votre Gloire, tendresse de votre Croix, tendresse de la Joie qui n'est Joie que de Vous. Ces larmes-là sont précieuses devant Vous, autant que la mort de vos saints ; mais elles sont de Vous et de Vous seuls, elles sont pour Vous et pour Vous seul, elles ne se répandent que dans le secret de votre seule présence : ce sont les larmes de Marie votre Mère, tandis qu'elle continue de Vous suivre, cachée dans ce flot humain qui Vous presse, seule fidèle, seule présente, seule vierge jusque dans les larmes. Mais ceux qui ne reçoivent pas ces larmes bienheureuses, aussi consolantes pour eux-mêmes que pour Vous, ceux-là, Seigneur, pleurent sur eux-mêmes pour l'Amour de Vous, à moins qu'ils ne pleurent sur Vous par l'amour d'eux-mêmes. Larmes pures, larmes impures, larmes de Madeleine, larmes des femmes de Jerusalem. Et voici, Seigneur, la dernière conversion que vous ayez faite avant celle du bon larron : la sublime conversion des larmes.

Avant d'être vierge, il faut être vrai ; avant les larmes de la virginale tendresse, il y a celles de la véritable humilité : et c'est le prix de ces premières larmes que Vous avez daigné nous enseigner. « Ne pleurez pas sur Moi » [71] parce qu'en vérité, c'est sur vous que vous pleurez sans le savoir ; et parce qu'en vérité, c'est bien sur vous que vous devriez pleurer, mais autrement que vous ne faites : vous regrettez ma présence perdue, parce que je guérissais vos malades et ressuscitais vos morts, non parce que vous receviez le témoignage du Père ; vous ne pleurez que sur la terre qui passe, et ces larmes-là ne sont pas de Moi, elles ne sont pas dignes de Moi, pas dignes d'être versées sur Moi.

Ayez du moins la sincérité de convenir que vous ne savez vous attrister que de vous : et Je convertirai vos larmes, Je vous montrerai comment il faut pleurer sur vous. Pour Moi, Je suis venu du Père et Je retourne au Père[72], J'ai

65 Marc II, 17 ; Matt. IX, 15 ; Luc V, 32.
66 Luc XVIII, 37 ; VIII, 38.
67 Jo. II, 25 ; 1 Cor. II, 10-11.
68 Marc XIII, 22.
69 Luc VII, 37, 44, 48.
70 Matt. XI, 29.
71 luc XXIII, 28.
72 Jo. XVI, 28.

rendu témoignage à la Vérité[73] ! il n'y a que joie en tout cela. Mais vous qui n'êtes point vrais, vous avez lieu d'être tristes ; vous en qui J'avais mis l'amour de la Vérité et qui vous en étés écartés, vous auriez raison de pleurer sur vous-mêmes. Et de pleurer sur tous ceux que par votre faute vous entraînez dans le mensonge qui est votre.

Malheur à vous, car souvent J'ai voulu vous remettre dans la lumière et vous ne l'ayez point voulu ; J'ai voulu reformer en vous la fondamentale sincérité sans laquelle il n'y a point de salut, et vous, vous avez continué de vous lamenter à mon sujet comme si Je vous désertais. Convertissez-vous à Moi, convertissez-vous jusqu'au cœur, changez le cours de vos larmes, pleurez sur vous pour l'amour de Moi, et non sur Moi pour l'amour de vous : et alors vous serez sauvés.

Seigneur, je reçois et j 'adore vos paroles : car je ne vaux pas mieux que ces femmes que Vous avez instruites. Vos apôtres, conscients de leur maladresse, Vous ont demandé de leur apprendre à prier[74] tandis que Vous veniez parmi nous ; elles, Vous demandent, par l'impureté inconsciente de leurs larmes, de leur apprendre à pleurer. Ô Jésus qui rendez pur ce qui est impur, changez-moi, inspirez-moi, donnez-moi de ne pleurer que de Vous, et pour l'amour de Vous seul.

73 Jo. XVIII, 37 ; VIII, 38.
74 Luc XI, 1.

IXEME Station

Jésus tombe pour la troisième fois

Seigneur, Vous êtes-Vous habitué à tomber ? Nous conservons le souvenir de trois chutes... mais sans doute, il y en eut d'autres. Vous alliez avec des forces décroissantes, sous un poids trop lourd, sur un chemin montant. Tomber est, dans ces conditions, un incident de route inévitable et assez banal. Se relever, c'est épuiser les forces dont la défaillance devient par là-même plus imminente.

Jésus, Vous avez connu dans votre corps comme dans votre cœur, l'irrémédiable agonie qui est la conviction concrète de la mort. Conviction que ces chutes impriment dans la chair en la proportionnant à la chair. Jésus qui tombez et retombez, Jésus, il faut mourir ! Vous le saviez, Vous le vouliez[75], mais voici que vos membres l'apprennent, en adhérant à la poussière du chemin : on en a jamais fini avec ce qui tient au corps, tout recommence, toujours et tout est cependant toujours pareil : il faut toujours apprendre, mais réapprendre toujours la même chose. Ô Seigneur qui formez Vous-même le chemin de ma vie, apprenez-moi à mourir à moi-même[76] par toutes les fibres de mon être, en parcourant patiemment ce chemin avec Vous. – Jésus, portant votre Croix, Vous avez voulu souvent fléchir et souvent Vous relever: Vous êtes tombé une première fois, et il y eut une de vos chutes qui fut la dernière : la dernière parce que Vous étiez au bout : au bout de vos forces et au bout du chemin ; Vous n'aviez de forces que pour ce chemin-là : Dieu mesure ses dons, parce qu'ils sont très précieux[77] !

Dernière chute, dernier moment où votre corps qui vient de la terre comme le notre, communie à la terre. Ensuite votre corps ne communiera plus qu'à la Croix. La poussière et la Croix : le lieu conforme à la nature et le lieu conforme à l'Amour : Seigneur, Vous ne quittez l'un que pour l'autre ; et Vous demeurez toujours en l'un comme en l'autre, dans la Vérité. Vous êtes vrai, Seigneur, jusque dans votre chair, et Vous guidez nôtre chair dans toute la Vérité[78]. Pour moi aussi, Seigneur, il y aura une chute qui sera la dernière, une faiblesse qui sera la dernière, parce que je n'aurai plus de force pour vivre... D'avance, je bénis ce moment extrême, où je n'aurai plus de force pour vivre, mais non plus pour Vous offenser. – Faites-moi la grâce, Seigneur, d'entrer alors, par cette dernière faiblesse, dans l'état de votre dernière chute. Ô admirable échange entre la chair instrument du péché et la Croix instrument de l'Amour. Dès maintenant, je veux contempler ce mystère qui sera je l'espère pour moi, comme il le fut pour Vous, la porte de la Vie.

Est-ce donc la faiblesse qui introduit à l'Amour, est-ce la défaillance qui rachète ? Il semble, Seigneur que Vous allez échouer au port : si Vous alliez mourir sur ce chemin, mourir de faiblesse sous la Croix, et non pas offrir votre vie sur la Croix !... Pourquoi, jusqu'au dernier moment, ces chutes qui semblent rendre précaire le « Consummatum est »[79]. Il est vrai que si je ne comprends pas, à cause de Vous, pourquoi il en fut ainsi, je le comprends à cause de moi : c'est la réponse dont j'ai besoin et qu'appelle toute ma vie. C'est souvent au moment où je vais Vous saisir, Vous la Lumière, Vous l'Amour, que je défaille, non de cette défaillance bienheureuse qui est l'effet de votre présence trop proche, mais de cette faiblesse inexplicable qui me fait chercher ailleurs qu'en Vous ce que je sais ne pouvoir trouver qu'en Vous seul. Il est vrai que j'échoue au port et que mes défaillances sont d'autant plus graves que je suis plus proche de Vous ; subir la loi de la chair est d'autant plus lourd que la ferveur qui portait gratuitement vers Vous était plus grande.

Vous êtes donc tombé pour moi, Seigneur, c'est pour être à mon image que Vous êtes tombé jusqu'au bout, jusqu'au but. Vous êtes le Dieu incarné : toute votre vie est le symbole de Dieu, toute votre vie est le symbole de l'homme, il n'y a rien en Vous qui ne soit à la fois de Dieu et de l'homme ; votre défaillance est force, votre ultime défaillance sous la Croix est le paroxysme de la force de Dieu. J'adore ce mystère, Seigneur, et je comprends dans sa lumière qu'il y a plusieurs manières d'être faible : il y a la vôtre, et puis, il y a la mienne. Faiblesses de la chair, qui viennent en moi de ce que je n'accueille pas dans ma chair la grâce de votre force ; faiblesses du cœur, qui viennent de ce que je me laisse prendre par d'autres désirs que par ce désir virginal de Vous qui me faisait invulnérable ; faiblesses de l'esprit, les plus graves, qui tiennent à ce que je me détourne de la vraie lumière parce que l'Amour de la Vérité n'est plus en moi[80] humblement, virginalement, absolument.

---

75 Luc XII, 50 ; Jo. XII, 57.
76 Marc VIII, 35 ; Luc IX, 24 ; Jo. XII, 25.
77 2 Rg. IV, 6. (il n'y aura plus de vase ; l'huile s'arrête).
78 Jo. XVI, 13.
79 Jo. XIX, 30.
80 Jo. III, 19 ; 2 Thes. II, 10 ; Eph. IV, 15.

Tandis que vos faiblesses à Vous, Seigneur, à Vous qui êtes d'en haut et pas d'en bas[81], elles ne viennent jamais par le haut, elles ne viennent jamais de ces subtiles démissions qui aliènent l'âme par le fond et la rendent comme étrangère à la seule source de la vraie force. votre corps peut bien se dérober et trahir votre volonté : Vous tombez, surpris, mais soumis ; votre cœur de chair peut bien ressentir, vivement au point de défaillir, mille contrariétés : Vous tombez une Seconde fois ; votre esprit peut sentir lui échapper ce contrôle de tout l'être que nous aimons à pousser jusqu'à une orgueilleuse maitrise de soi : c'est ce que signifie, Seigneur, votre dernière chute. Mais toujours, Seigneur, Vous demeurez présent par le fond de l'âme au Verbe éternel ; toujours Vous demeurez dans une immuable sérénité sous l'emprise de la Lumière et de l'Amour. Vous acceptez humblement la loi de nôtre nature et Vous demeurez dans l'ordre de Dieu. Vous ne pouvez plus rien pour Vous-même, mais votre esprit n'est pas divise contre lui-même. Je Vous adore, Seigneur, en cet état de votre dernière chute, je Vous adore défaillant, et cependant identifié avec la Sagesse infaillible qu'incarne votre Croix ; je Vous adore humilié, sous votre propre regard, humilié sous le regard de votre Père, humilié sous le regard de Marie votre Mère, et cependant Un avec Marie votre Mère, Un avec Vous-même, Un avec votre Père.

81 Jo. VIII, 23.

XEME Station

Jésus est dépouillé de ses vêtements

Seigneur, Vous avez voulu connaître le sort que les plus inhumains des hommes réservent à leurs victimes. Puisque Vous êtes condamné, retranché, voué à disparaitre, il est bien dans une certaine logique de tirer de Vous tout ce que l'on peut. Au fond, ces soldats ont raison, dans leur stupidité, car leur geste est vrai : symbole vrai de ce que nous faisons habituellement. Nous tirons de Vous tout ce que nous pouvons, et en échange, nous ne Vous laissons que la Croix. Et Vous ne nous condamnez pas, Seigneur : nous avons raison de faire ainsi, puisque nous faisons le jeu de votre Amour. Et Vous avez béni ceux qui Vous dépouillaient puisqu'ils faisaient le jeu de votre Sagesse.

Le vêtement n'est pas pour l'homme un sujet de gloire. Il est né de la honte, et de la science du mal[82] ; il sert habituellement la plus ridicule vanité : il a servi l'habileté de Jacob[83] qui, mensonge en elle-même, n'est messagère de vérité qu'en Vous. Ce n'est pas un trophée de gloire qu'on Vous ôte, mais l'insigne des coupables ; et comme Vous êtes venu rendre témoignage à la Vérité, il convenait que Vous entriez ainsi dans la Gloire, en dépouillant le vêtement tissé par le péché.

Je Vous adore, Seigneur, en l'état de votre dépouillement : Vous y avez tout l'éclat de l'éternelle Vérité, Vous êtes tel que Dieu nous crée, tel que Vous étiez dans le sein de Marie, tel que Vous êtes éternellement dans voire Gloire.

Marie est là, auprès de Vous, certainement : et elle ne cesse de Vous adorer, elle, la première ; elle entre en chacun de vos états. C'est elle sans doute qui avait tissé votre robe : Vous ne la lui reprochez pas, Vous ne la lui rendez pas, comme François fit à son père lorsqu'il entra pour toujours à votre service ; mais Marie consent à ce que cette robe Vous soit arrachée au moment où Vous allez être aux seules affaires de votre Père[84]. Ne fallait-il pas que votre corps fût tout à la Gloire du Père ?

Et puisque Vous alliez laisser votre Mère à Jean[85], Vous pouviez bien laisser votre robe à ces malheureux soldats : c'est sans doute tout ce qu'ils étaient capables de comprendre ! Je Vous trouve, Seigneur, aussi condescendant dans votre manière de donner qu'imperturbable dans votre désir de le faire : Vous choisissez ce que Vous donnez à vos amis, mais Vous laissez quiconque prendre ce qu'il veut. Délicatesse adorable, si justement conforme à la véritable économie du don. Et moi qui aime si peu être dépossédé ; moi qui redoute tant d'être frustré de ce contentement de donner qui paye de ce que l'on donne ! C'est cependant ainsi, Seigneur, que Vous et votre Mère, vous donnez cette robe : aumône que l'autre vient prendre et qui ne l'humilie jamais, parce qu'elle est en elle-même singulièrement humble et singulièrement dépouillée.

Cet abandon définitif, pour Vous si magnanime et si discret, si simple, si commun au fond, vient clore une comédie dans laquelle j'ai motif de me reconnaitre, et dans laquelle je dois me reconnaitre. Vous aviez accepté de nôtre monde ces vêtements, et Vous leur aviez fait l'honneur de Vous laisser protéger par eux... portant avec eux la charge du péché. Lorsque les hommes voulurent s'amuser à Vous flageller, ils Vous ôtèrent vos vêtements ; et quand ils voulurent Vous moquer, ils changerent votre robe contre une autre... Vous laissez faire... sans Vous lasser, Vous laissez encore recouvrir votre corps meurtri de ce pauvre don de la terre, donné, repris, rendu... Il fait plus que jamais un avec Vous, collant à votre peau, par la vertu de votre Sang. Vous aviez accepté de recevoir de la terre ce misérable présent, et votre oui est sans repentance, malgré les reprises et les marchandages. votre langage est bien « est, est » ; « non, non »[86] : oui, vraiment, Seigneur, Vous êtes venu parmi nous pour rendre par tous vos gestes témoignage à la Vérité[87].

Maintenant, Vous voici au terme, c'est l'achèvement de votre fidélité à Vous et le triomphe de l'inconstance humaine. Ces vêtements, collés à votre chair, sont encore une fois, et définitivement repris. Les hommes Vous avaient donné si peu ! et quand Vous l'avez fait votre jusqu'à le baigner dans votre Sang, ils Vous l'arrachent. Seigneur, c'est tellement moi ! je suis si capable, moi aussi, de reprendre l'offrande acceptée par votre tendresse et gardée par elle. Donnez-moi cette fidélité qui est comme l'empreinte de votre fidélité ; donnez-moi de garder votre sceau sur moi, comme Vous gardez sans repentance ma pauvre offrande.

Ainsi, Seigneur, Vous acceptez l'homme tel qu'il est ; et Vous, Vous demeurez tel que Vous êtes, égal à Vous-

82 Gen. III, 5,7,11.
83 Gen. XXVII, 16, 22-25.
84 Luc II, 49.
85 Jo. XIX, 27.
86 Matt. V, 37 ; Jac. V, 12 ; 2 Cor. I, 18-19.
87 Jo. XVIII, 37 ; VIII, 38.

même dans votre don... votre tunique eût été, sur la Croix, un voile secourable, sans doute doucement ressenti ; mais aurions-nous deviné sous le voile les traces sanglantes du sacrifice par Amour ? Or nous avions besoin de toutes ces traces visibles de votre Amour, car nôtre esprit est lent à comprendre, nôtre cœur lent à s'émouvoir[88] quand il s'agit de Vous ! votre dépouillement sanglant n'ajoute rien à votre Amour, mais il est plus conforme aux exigences de nôtre misérable dureté.

Ceux qui Vous ont transpercé pourront Vous contempler à découvert[89] : Vous leur avez laissé prendre tout ce qu'ils veulent, pour ne point les heurter. Vous ne leur imposerez qu'une seule contrainte : celle de devoir reconnaitre avec évidence que Vous êtes l'Amour.

Le moment viendra pour moi aussi, Seigneur, ou je devrai couper tous les fils qui me retiennent à la terre, depouiller cette subtile tunique dans laquelle le monde m'enveloppe si bien. Je serai comme Vous étiez ce soir du Calvaire, sans défense humaine, pleinement livré. Seulement Vous étiez livré aux hommes et à leurs ricanements, tandis que je serai livré à Vous et à votre Amour. Vous étiez découvert et nu devant des regards profanes, je serai découvert et transpercé dans votre Lumière. Vous avez ressenti l'humiliation suprême d'un Amour qui est refusé, et je gouterai l'émerveillement premier de l'Amour gratuitement donné.

Soyez béni, Jésus, pour avoir choisi cette étape, pour l'avoir voulue douloureuse et sanglante. Ma dernière étape pourra, grâce à Vous, lui ressembler un peu : juste assez pour contenter mon cœur avide de Vous imiter, sans pourtant excéder ma pauvre mesure.

Et Vous me donnerez Vous-même ce revêtement de Gloire qui est Vous-même.

88 Luc XXIV, 25.
89 Jo. XIX, 37 ; Zach. XII, 10.

XIEME STATION

Jésus est attaché à la croix

La contrainte extérieure que Vous avez permise sur Vous, Seigneur, va se précisant. Mais il n'est pas moins vrai que Vous demeurez libre. Nul ne prend votre vie, c'est Vous qui la donnez[90]. Vous ne pouvez pas Vous lier vous-même à la Croix, mais très certainement Vous Vous y étendez Vous-même, avec une majestueuse simplicité. C'est parce que Vous l'aviez bien reçue sur votre épaule vaillante, c'est parce que Vous l'aviez accueillie debout, dans votre ferveur toute entière, que votre Croix Vous est maintenant pour un instant un lieu de repos. Parce que, compagne inséparable, Vous l'avez portée douloureusement tout le long du chemin, elle Vous porte. Seigneur, comme Vous êtes bien, allongé sur ce bois ; quelle détente dans tout votre être harassé, et comme Vous mourriez bien là sur votre Croix, sans que les clous ne Vous transpercent, immobile jusqu'à l'épuisement complet, s'il ne fallait que votre Croix fût dressée sur la colline[91], comme un étendard visible de tous les points du monde, comme le serpent d'airain fut dressé dans le désert[92] pour attirer les regards et guérir les malades. Vos disciples ont exulté en voyant leur croix, celle que Vous avez préparée à chacun d'eux, image de la vôtre ; et sans doute Vous seriez-Vous réjoui aussi si Vous n'aviez dû acquérir pour nous l'abime de mystérieuse sérénité qui ne cesse de jaillir de votre Croix.

Non, Seigneur, il n'y a pas de repos pour Vous ; « le Fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer la tête[93] ». Jésus, Vous n'avez pas une Croix où reposer votre corps : la Croix est pour Vous le lieu de l'ultime labeur ; travail obscur des clous dans la chair, et de la pesanteur de la chair suspendue aux clous.

On Vous a cloué parce que c'était plus simple, plus rapide ; inutile de se mettre en peine pour quelqu'un qui va mourir : d'une manière ou de l'autre, cela revient, à bref délai, toujours au même. Cette logique Vous poursuit jusqu'au bout, implacablement. Et Vous laissez faire,Vous favorisez même, par votre douceur : afin que nous puissions oublier toute dureté, si dure soit-elle, en communiant en Vous à celle que Vous avez accueillie, subie, aimée.

Vous voici donc, ô Jésus, cloué. Vous n'avez plus qu'à pâtir. C'est bien un repos d'être assuré de ce que l'on doit faire ; mais la pénible perplexité qui est la plus douloureuse épreuve de l'esprit passe en ce moment dans votre être tout entier. votre agonie passe dans votre chair par ce bois et par ces clous. Le repos c'est la détente spontanée ; être contraint au repos c'est être en labeur. Toute votre chair est en travail sur la Croix, enfantant la Rédemption de nôtre propre chair.

Il Vous semblerait bon de rompre cette insupportable fixité, de refermer ces bras, qui ont tant de fois béni, pour bénir ceux qui Vous entourent ; de détacher l'un de l'autre ces membres qui Vous ont porté sur tous les chemins, afin d'annoncer encore la Parole de Vérité. Mais c'est la Croix qui est votre loi, votre unique et inexorable loi. Vos membres resteront fixés et immobiles ! Parce qu'ils sont faits pour se mouvoir et qu'il faut, pour racheter toute chair, contredire à la loi des membres devenue loi de péché[94]. Toutes les fibres vivantes de vos mains et de vos pieds se contractent autour de ces clous qui les appliquent brutalement à un bois inerte. Elles sont disloquées, distendues, soumises à un effort disproportionné que rendent plus exténuant les réactions spontanées, incoercibles, par lesquelles elles voudraient échapper. Ces mains qui ont sanctifié pendant trente ans l'humble labeur de la terre, elles connaissent maintenant un autre labeur, tout intime celui-là ; elles rachètent et sanctifient toutes les œuvres de cette chair que Dieu, au commencement, avait façonnée. Immobilité là où il faudrait mouvement ; effort où il faudrait repos : telle est la contrariété essentielle que Vous pâtissez, Seigneur, dans tout votre corps. Contrariété qui jaillit du plus intime parce qu'elle va à l'encontre de la loi-même de la vie ; contrariété vivante autant que la vie et qui durera autant que la vie, atteignant les ressorts les plus cachés de votre être physique.

Seigneur, Vous ne faites jamais rien pour l'apparence et comme du dehors, mais Vous opérez en vérité et en intériorité. Je Vous vois cloué à la Croix ; ce n'est encore qu'un symbole, un symbole qui en suit un autre : maintenant votre Croix Vous porte comme tout à l'heure Vous la portiez ; mais Vous êtes, au dedans, beaucoup plus un avec votre Croix que ne le suggère ce mutuel service. C'est à la source même de votre être que Vous êtes crucifié : toute la raison d'être de votre vie finissante, c'est de porter le sceau de la Croix ; et toute la substance de la Croix, c'est d'épouser si profondément votre Vie qu'elle en demeurera à jamais inséparable. Porter la Croix, être sur la Croix, tout cela n'est rien encore ; il faut être, Seigneur, comme Vous l'avez été, identifié à la Croix par sa propre chair ; il faut que la loi des membres soit métamorphosée, des son origine la plus cachée, en la loi de la Croix. La contradiction que l'Agonie Vous a

90 Jo. X, 18.
91 Jo. VIII, 28.
92 Num. XXI, 8.
93 Matt. VIII, 20 ; Luc IX, 58.
94 Rom. VI, 19 ; VII, 23.

fait vivre en votre esprit, la crucifixion la met dans votre chair. Seigneur, Vous achevez votre Passion dans la chair pour moi qui suis chair ; et je voudrais Vous dire merci dans ma chair, communier à votre état crucifié, dans ma chair.

L'heure viendra où il en sera ainsi ; je sentirai ma vie contredite dans sa source : aussi incapable de triompher que de ne pas lutter ; j'espère alors que Vous me ferez la grâce d'entrer dans l'adorable état de votre Crucifixion ; humblement, simplement, avec la sécurité apaisée de trouver en Vous la Vérité.

Mais en attendant, Seigneur, je ne peux pas Vous laisser crucifier tout seul ! je ne peux pas regarder, comprendre même, et ne rien faire ! Et si la loi des membres ne peut pas en moi s'opposer à elle-même tant que l'épreuve ne vient pas du dehors, elle peut du moins rencontrer la loi de l'esprit. Si je savais garder en moi la loi de l'esprit dans son intégrité absolue : loi inflexible qu'on ne modifie pas au moindre caprice ; loi pure qui ignore tout appel de la fausse tendresse ; loi pénétrante qui dirige et commande à partir du plus intime ; loi qui ne tolère qu'une seule volupté : celle de mépriser tout ce qui vient du monde et de Satan et du mensonge ! Oui, Seigneur, si je savais maintenir cette loi-là, elle ne le céderait en rien à l'inflexibilité à la dureté, à la rigueur, à l'exclusivisme de votre Croix. Je suis bien cloué à ma vie, comme Vous l'étiez à votre Croix. Je me trouve ainsi dans votre volonté, du moins pour le dehors. Mais cela, Seigneur ; ne servirait de rien si je n'entrais résolument dans cette bienheureuse loi de l'esprit qui est votre loi ; par elle, je serai comme Vous ; par elle,.je serai en Vous, dans l'état de votre Crucifixion ; par elle, je serai immaculé, par elle, je demeurerai en mon lieu : le lieu des vierges qui est votre très sainte Croix.

XIIEME Station

Jésus meurt sur la croix

Ô Jésus, comme Vous êtes seul pour mourir ! Les hommes Vous ont tout ôté, jusqu'à vos vêtements. Vous aviez encore, bien à Vous, votre mère ; nul n'avait songé à Vous la retirer. On n'y avait pas pensé, peut-être on n'aurait pas osé, et certainement on n'aurait pas pu : car elle eut trouvé assez d'habileté pour Vous suivre sur la Croix. Et Vous Vous dépouillez Vous-même de votre Mère, parce qu'il était plus digne pour elle de ne subir ce traitement que de Vous. Et Vous êtes seul. Le rythme de vos paroles me conduit au cœur de cette solitude ; dès que Vous Vous adressez à autrui, Vous subissez cette dureté qui fait qu'instinctivement on se replie sur soi. « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »[95] ; et ceux à qui Vous pardonnez s'occupent à partager vos vêtements[96], estimant sans doute que Vous, Vous ne savez guère ce que Vous dites : voyez donc ce qu'ils en font de votre pardon, ô Jésus, et revenez en Vous-même pour mourir seul.

« Femme, voilà ton fils... voilà ta Mère... »[97] ; écoutez, Jésus, comme on Vous remercie, « Descends de la Croix... »[98]. On se moque de Vous ; comment ferait-on attention à votre Mère, dont on n'a pas besoin ! Alors, votre Amour inépuisable, méprisé par une foule anonyme, quête un accueil personnel : « En vérité Je te le dis, aujourd'hui tu seras avec Moi en Paradis. »[99] Et cette fois c'est du plus intime, c'est d'une personne aussi que monte la sourde opposition : ô Jésus, Vous promettez le Paradis... êtes-Vous donc bien assuré d'y entrer Vous-même ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'avez-Vous abandonné ? »[100] Oui, Jésus, Vous êtes seul : tout concourt à Vous le rappeler ; seul malgré tant de présences, seul pour mourir, seul pour consoler tous ceux qui sans Vous mourraient seuls.

Je viens donc, seul moi aussi, Seigneur, adorer le mystère de votre solitude et de votre mort. Ce mystère est trop grand pour une créature et il convenait qu'il fût dégagé de toute présence créée. Nous aurions pu croire que votre mort était semblable à la nôtre : faiblesse du dedans ou violence du dehors, ou bien humble témoignage, si humble qu'il n'arrive jamais à se passer d'un appui secourable. Vous donnez votre vie[101], comme Vous avez donné votre Mère ; Vous donnez divinement, nulle créature ne Vous prend ces trésors ; Vous êtes aux affaires de votre Père[102] ; nul, en cette heure, n'interfère avec Lui, Vous êtes pour Lui et pour Lui seul, Vous avez accompli son œuvre et Vous la Lui offrez en même temps que le meilleur de Vous-même. « Père, Je remets mon souffle entre vos mains. »[103]. Et pourquoi,Seigneur, pourquoi donc mourir, si plus rien ne s'interpose entre votre Père et Vous ? Mourez-Vous donc de son abandonnement ? Mourez-Vous de l'amour que Vous nous portez et que Vous portez comme un poids douloureux parce que personne n'en a voulu ? Car il est toujours en Vous cet Amour ; il ne Vous reste, pour tout souvenir de la terre qu'une couronne d'épines[104].

Ceux qui sont autour de Vous sont trop absorbés par leur curiosité. Ils ne veulent pas voir que Vous êtes là, tout priant dans votre grande misère et votre grand silence. Ils ne savent pas que, sous vos paupières douloureusement closes, Vous les connaissez bien au-delà de leurs gestes ridicules ou de leurs propres cœurs[105], Vous qui êtes tout priant pour ces grands enfants pauvres, les portant dans votre pensée de Verbe éternel et les aimant, sous ces longues épines, de l'infini de votre Amour. Ils ne savent pas non plus qu'ils Vous tuent, parce qu'ils Vous imposent une solitude qui est insupportable à l'amour...

Mais Seigneur, le mystère de votre mort n'est pas de la terre : s'il venait de ces hommes qui Vous entourent, s'il n'était qu'une attente infinie douloureusement frustrée, ne trouveriez-Vous pas là, au plus près de Vous, la petite troupe de la fidélité virginale ? Marie et Jean ne Vous ont pas quitté, ils comprennent et ils accueillent beaucoup plus que tous les autres ne sont capables de refuser. Et si Vous Vous étés séparé de Marie et de Jean, n'êtes-Vous pas séparé de toute créature, seul avec votre Père ; mais seul pour mourir en présence de votre Père... Ô Jésus, quel mystère insupportable en ces trois mots ; le Père, le Verbe, la mort ; le Père qui a la Vie en Lui[106], le Verbe qui est Vie et Lumière[107], et entre eux, entre eux seuls, non point la vie, mais la mort. Et Vous êtes venu en ce monde, Seigneur, pour rendre témoignage à

95 Luc XXIII, 34 a.
96 Jo. XIX, 23 ; Matt. XXVII, 35 b.
97 Jo. XIX, 27.
98 Marc XV, 30 ; Matt. XXVII, 40.
99 Luc XXIII, 43.
100 Marc XV, 34 ; Matt. XXVII, 46.
101 Jo. X, 18.
102 Luc. II, 49.
103 Luc XXIII, 46a.
104 Marc XV, 16 ; Matt XXVII, 29 ; Jo. XIX, 12.
105 1 Jo. III, 20.
106 Jo. V, 26.
107 Jo. I, 4, 9.

la Vérité[108]. Et votre mort, Seigneur, cette mort qui a été en Vous la vérité de la vie, cette mort est, je le crois, votre suprême témoignage à la Vérité. Vous êtes le Verbe de Vérité, Vous seul êtes Vérité[109], au milieu du mensonge qui Vous condamne, au sein même de l'erreur qui Vous enveloppe, dans le moment où la mort triomphe. Je crois et j'adore...

« Ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus souffriront tribulation »[110]. A Vous, Seigneur, qui avez vécu pieusement selon votre Père, était réservée une tribulation exemplaire. « Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront et lorsqu'ils vous excommunieront, et qu'ils insulteront et proscriront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'Homme »[111]. Bienheureux, Seigneur, êtes-Vous donc d'être réduit en l'état de votre Croix, à cause de la Vérité que Vous portez en Vous. Il est souverainement sage que Vous qui êtes la Vérité rendiez à la Vérité le suprême témoignage. La Vérité ne meurt point, la Vérité est invincible ; et quand toutes les forces de l'erreur et du mensonge se ligueraient contre elle, la Vérité est sûre de triompher, parce qu'elle est Vérité, parce qu'elle est Vous, ô Verbe éternel, vivant en votre Croix et en votre mort. J'adore votre solitude : elle seule était digne de ce drame et de ce triomphe ; elle seule imprime mystérieusement dans l'âme dépouillée et réduite au fond essentiel le mot d'ordre éternel : la victoire qui a vaincu le monde, c'est la foi[112]. La foi est l'unique reflet sur terre de la Vérité qui ne meurt jamais ; et depuis que le mensonge est entré dans le monde, l'immortelle Vérité ne cesse de distinguer et d'opposer ceux qui meurent pour elle d'avec ceux qui vivent centre elle, ceux qui éternellement vivent d'elle, d'avec ceux qui naissent morts parce qu'ils sont, comme Satan, menteurs dès le principe[113].

Je Vous adore, Jésus, Vous remettant au Père ; Vous aviez rendu témoignage à la Vérité[114], mais Vous êtes en ce moment le Témoin[115] par excellence : Verbe de Vérité, en demeurant dans le Père, vivant au Père et mourant au monde, dans l'acte simple de cette unique remise au Père ; Verbe qui êtes la Vérité, cette Vérité qui fait mourir à la mort parce quelle est la Vie[116].

Ô Jésus, seul sur votre Croix pour mourir, seul dans votre mystérieux triomphe de Verbe éternel. C'est vrai, mon Bien-aimé, que Vous êtes sur cette Croix, et c'est vrai que je suis là à Vous regarder avec tout mon cœur. Et c'est facile puisque très réellement il n'y a plus, maintenant comme au soir de ma vie, que Vous et moi. Tout se tait. Tout. Rien n'existe que cette réalité redoutable : Vous, Jésus, cloué sur la Croix, et moi qui Vous regarde. Et je Vous regarde, et je tends vers Vous avec chaque fibre de mon cœur dans un amour compatissant. Et voici que je suis changé par votre mystère. J'ai beau vouloir entrer dans cette souffrance, j'ai beau vouloir épeler toutes les tortures de l'âme et du corps, je ne puis empêcher cette chose merveilleuse qui est d'être inondé de joie, d'un bonheur immense et d'un sentiment de repos dans une sécurité heureuse. Angoisses, tristesses, amertumes, tout se dissout. Rien n'existe plus que cette réalité redoutable et sublime : Vous Jésus, cloué sur la Croix, et moi à vos pieds, seul à seul avec Vous dans mon silence et mon bonheur. Je me tais et j'adore ; j'accueille votre Croix, j'accueille votre triomphe, j'accueille votre Joie. Seigneur crucifié, Seigneur de Gloire[117], Verbe d'éternelle vérité.

---

108 Jo. XVIII, 37 ; VIII, 38.
109 Jo. XIV, 16.
110 2 Tim. III, 12.
111 Luc VI, 22 ; Matt. V, 11.
112 1 Jo. V, 4.
113 1 Jo. III, 8-10 ; Jo. VIII, 44.
114 Jo. XVIII, 37 ; VIII, 38.
115 Apoc. I, 5 ; XIX, 11.
116 Jo. XIV, 16.
117 I Cor. II, 8.

XIIIème Station

Le corps de Jésus est rendu à Marie

La terre reçoit ce que les hommes ont banni. Et elle le reçoit magnifiquement. Tout au cours de sa Passion, Jésus ne reçoit d'hommage qu'en sa sépulture. Comme il sied, Marie est la première à Lui rendre cet hommage. Marie a devancé Simon de Cyrene, et Véronique et les femmes de Jérusalem ; Marie ouvre maintenant la voie à Joseph d'Arimatie, aux autres Maries qui viendront pour embaumer le Corps, aux apôtres qui le chercheront, incrédules et inquiets. Marie, c'est la dernière fois que vous êtes la première auprès du Corps de Jésus, parce que c'est la dernière étape, pour ce Corps, de la condition terrestre. Première avant les Mages et les bergers, avant même les Anges, pour adorer le Verbe fait chair ; première à recevoir de Lui la sublime leçon : « il faut que Je sois aux affaires de mon Père »[118] ; « Je suis sorti du Père et Je retourne au Père »[119] ; « là où Je vais, vous ne pouvez venir »[120] ; première à faire miséricorde aux hommes dans les plus humbles détails, mais première aussi à inventer la Croix pour le Corps de Jésus : « ils n'ont plus de vin »[121] ; le triomphe du premier miracle c'est l'envers de la lutte qui ne s'achève qu'au Calvaire. Ô Marie, vous voici donc fidèle à Dieu, égale à vous-même, ultimement première auprès du Corps de Jésus. Contemplez votre œuvre : recevez de la Croix ce que vous avez donné vous-même à la Croix ; recevez déformé par la Croix ce que vous avez formé pour la Croix ; reconduisez en silence jusqu'aux portes de ce monde ce que vous avez accueilli en ce monde par le silence de votre cœur.

C'est la dernière fois que vous êtes la première auprès du Corps de Jésus ; vous serez première encore, il est vrai, au cénacle, première cellule du corps mystique visité par l'Esprit ; mais vous serez alors au milieu des amis de Jésus comme Il l'était Lui-même : fondue avec eux, perdue apparemment au milieu d'eux pour recevoir un même don ; tandis que vous êtes la seule à qui soit remis le Corps de Jésus. Vous recouvrez pour un instant le rôle privilégié qui, au cours de vos mystères joyeux, faisait de vous le centre d'attention de la terre et du ciel. On ne s'occupe pas d'un enfant caché dans le sein de sa mère : c'est à elle que l'on s'adresse, c'est avec elle que l'on compte ; on ne s'occupe pas non plus d'un mort, on s'adresse à ses proches et l'on compte sur eux pour en débarrasser le monde des vivants.

C'est donc vous que l'on cherche, ô Marie, puisqu'il s'agit du Corps de votre enfant. On n'a pas de mal à vous trouver : vous êtes là, pour la première fois, d'accord avec les ennemis de Jésus : vous revendiquez votre droit, et eux le reconnaissent. Aucune contestation, l'Evangile, n'en parle même pas. C'est donc dans la paix que les bourreaux vous remettent le Corps qu'ils ont transpercé[122]. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient en lui donnant la mort[123], ils ne savent pas le mystère qu'ils accomplissent en le déposant entre vos bras ; ils voient sans voir, ils voient servilement parce qu'ils ne voient que l'apparence ; ils ne voient qu'un mort, mais vous, vous voyez le Verbe de Vie. Heureuse êtes-vous, Marie, première auprès du Corps de Jésus ; bienheureuse êtes-vous, Marie qui avez gardé en vous la Parole de Dieu. Les soldats ne se trompent pas, c'est bien à vous qu'il fallait remettre le Corps, car vous seule saviez qui il était. Ils voient visiblement et servilement, vous voyez invisiblement et divinement. Ils voient dans ce Corps la mort qui retombe sur eux[124] ; et vous, vous y voyez le Verbe éternel qui a gardé votre cœur. Marie, première auprès du Corps de Jésus, Marie seule à recevoir ce Corps parce que seule vous en êtes digne. Seule, vous lui faites le cortège de vie auquel il a droit. Où donc est Pierre pour redire en ce moment de ténèbres « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant » ?[125]. Et si Pierre était là que dirait-il ? Affirmerait-il le Dieu vivant devant ce Corps inerte ? Pierre, qui a trahi Jésus vivant, trahirait Jésus mort ! Mieux vaut que Pierre ne soit pas là et que Marie soit seule à recevoir parce que seule à comprendre.

Le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous[126] : c'est vous, Marie, qui seule avez vécu ce mystère et ainsi c'est vous seule qui l'avez compris. Le Verbe fait chair est mort pour nous, et Il demeure parmi nous dans ce Corps mort et subsistant divinement : c'est vous Marie, qui seule avez vécu ce mystère, et vous seule pouviez le comprendre. Seule proche du Corps de Jésus par votre corps, seule proche du Verbe fait chair par votre foi. Ô Marie, vous êtes en cette extrémité le seul témoin du Verbe fait chair parce que seule vous êtes avec Lui dès le commencement[127]. Avec vous, et entre vos bras, je vénère ce Corps livré pour nous[128] ; avec vous et en votre foi j'adore ce Corps uni substantiellement au Verbe de Dieu.

118 Luc II, 49.
119 Jo. XVI, 28.
120 Jo. VII, 34, 36 ; VIII, 21 ; XIII, 33.
121 Jo. II, 3.
122 Jo. XIX, 57 ; Zach. XII, 10.
123 Luc XXIII, 34a.
124 Matt. XXVII, 25.
125 Matt. XVI, 16.
126 Jo. I, 14.
127 Jo. XV, 27.
128 Luc XXII, 19.

Marie, Mère de Jésus et ma Mère, je voudrais m'unir à vous, entrer dans le mystère de votre état : c'est le mystère même de Jésus mourant, le mystère de Jésus mort. « Ô vous tous qui passez par le chemin voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur... »[129]. « Or voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse... »[130] Ils n'ont compris votre état que servilement ceux qui y ont seulement découvert la douleur des mères de la terre ; ils n'ont compris que servilement ceux qui n'ont vu que visiblement le mystère de Jésus. « L'impie a dit dans son cœur : Dieu n'est plus, Dieu est mort »[131] ; et les impies de tous les temps répètent à l'envi le mot d'ordre satanique : Dieu se meurt, Dieu est mort. Et nous, nous croyons que le Verbe de Vérité vit en son état mourant, et nous Le croyons Vérité par le Mystère de sa vie immuablement bienheureuse. Et nous croyons, Marie, que vous êtes la Mère du Verbe, Mère bienheureuse du Verbe de la bienheureuse Trinité ; et nous vous croyons véritablement la Mère du Verbe parce que vous tenez entre vos bras le Corps du Verbe fait chair qui fait en mourant la preuve qu'Il est la Vérité. Le Verbe mourant vous proclame bienheureuse en vous donnant, par le sacrement de son Corps, sa propre béatitude, la seule vraie, celle qui se joue de la mort, qui se donne dans la mort et qui triomphe dans la mort.

Ô Marie, seule à recevoir le Corps de Jésus, Marie bienheureuse en la singularité de cette béatitude, Marie vraie en votre mystérieuse béatitude comme le Verbe est vrai en la sienne, Marie première dans l'ordre de la vérité vivante, béatifiante et crucifiante, Marie je contemple votre état et je vous loue d’être Marie, et à mon tour je vous proclame bienheureuse, à la louange du Verbe de Vérité.

Marie tenant entre vos bras le Corps de Jésus, Marie adorant en votre cœur le Verbe de Vérité, Marie sanctifiée dans la Vérité[132], Marie Mère de Vérité, Marie, vous avez ouvert la voie à tous ceux qui s'approcheraient du Corps de Jésus... à Joseph, aux autres Maries...[133] ; et peut-être, eux aussi, n'ont compris que visiblement et servilement le mystère du Corps du Verbe.

Aidez-moi, ô Mère, à comprendre cette voie que vous ouvrez, à comprendre invisiblement et divinement ! Cette voie... c'est la voie royale de la très sainte foi. Il fallait votre foi à vous, ô Marie, une foi de Mère du Verbe, une foi vivante, pure, pénétrante, pour découvrir le Verbe en son état mourant. Ô Mère, Mère du Verbe, Mère de Vérité, écoutez la prière de votre enfant, voyez le désir de son cœur : il est si profond et si vrai ce désir, que c'est bien vous qui l'entretenez en moi... donnez-moi votre foi, donnez-moi cette qualité de foi qui est votre et qui doit être mienne puisque je suis votre enfant. Dieu est en mon cœur comme s'il était mort, je tends vers Lui les bras et je n’étreins que du vide. Voyez, Mère, comme j'ai besoin de votre foi pour croire, bien au-delà de cette vie et de cette mort qui ne relèvent que de la terre, que Dieu est Vérité et Vie, pour croire qu'Il est véritablement vivant en moi qui L'adore ; comme le Verbe de Vérité était vivant en vous lorsque vous L'avez adoré en tenant entre vos bras le Corps de Jésus. Ô Mère, donnez-moi votre foi ; j'ai faim et soif de votre foi.

129 Thre. I, 12.
130 Luc I, 48.
131 Ps. XIII, 1 ; LII, 1.
132 Jo. XVII, 17.
133 Marc XV, 47 ; XVI, 1 ; Jo. XIX, 38.

XIVème Station

Le corps de Jésus est mis au sépulcre

L'impie a dit dans son cœur : Dieu n'est plus, il n'y a plus de Dieu, Dieu est mort[134] ; Il est si bien mort qu'on l'enterre : c'est le sort commun. Jusqu'au bout Jésus se fait semblable à nous... Ses amis connaissent la tristesse invincible de l'irréparable, et ses ennemis la joie inquiète chargée de l'amertume du remords : ici et là, c'est la même étroitesse du pauvre cœur humain : cette mort et cet ensevelissement sont le triomphe de l'homme. Et le Verbe n'anime plus ces lèvres et ce regard qui ont affirmé : « Je suis la Vie »[135]. Dieu est absent, Dieu est mort.

Et le Corps de Jésus demeure en cet état : c'est la dernière victoire du mensonge, qui prépare le triomphe sans retour de la Vérité. Car Vous triomphez déjà, Seigneur, par l'état de votre Corps enseveli. Vous triomphez de vos ennemis par une feinte divine qui demeure la souveraine habileté des enfants de lumière. « Vous semblez aller plus loin »[136], plus loin dans la mort que Vous ne pouvez y aller, car Vous êtes mortifié et pourtant bien vivant[137], Vous êtes fait mort, et votre chair demeure unie au Verbe de Dieu ; vos ennemis ne savent pas, et ils gardent votre Corps comme si on pouvait se garder de Dieu ! ils empêchent les hommes de venir le prendre, mais ils n'empêchent pas Dieu le Verbe d'être avec lui. Et Marie, qui sait ce mystère, triomphe, par ce corps enseveli, de l'erreur qu'elle a pour mission d'écraser. Dieu est mort mais en vérité ce Dieu mort est plus proche de la vie que le plus vivant des hommes.

Vous triomphez aussi, Seigneur, pour vos amis : triomphe de la miséricorde. A tous ceux qui n'ont pas compris le mystère de votre Croix, Vous accordez un délai. Ils pourront à loisir s'approcher de votre sépulture : c'est moins tragique, moins compromettant surtout. Ils comprendront que, séparé de la Croix, votre Corps n'a plus de raison d'être sur terre, et qu'il appartient à un autre univers, figuré par le Sépulcre neuf ; mais sans doute suis-je l'un des leurs, et je ne serais ni humble, ni vrai, en me comptant au nombre de ceux qui ont compris votre Croix ; et je viens moi aussi visiter votre tombeau en secret, après n'avoir entrevu votre Croix que de loin. votre Corps souffrant et tourmenté m'enseignait ce qu'il faut faire, et je le trouvais bien difficile ; votre Corps inanimé et apaisé me dit ce qu'il faut avoir fait : merci, Seigneur, de cette leçon discrète, pénétrante, qui m'aide si bien à recueillir les forces que Vous daignez déposer au fond de mon cœur. Permettez, Seigneur, qu'en retour je Vous offre mon hommage. Vous n'avez laissé honorer votre Corps qu'en vue de votre sépulture : car c'est par votre mort et par l'état de votre sépulture que Vous touchez votre Gloire[138] ; je ne Vous ai pas porté, comme Marie debout auprès de Vous, l'hommage d'une vaillance généreuse : du moins je veux Vous rendre Gloire avec une pieuse vigilance. Corps de Jésus enseveli et séparé, Corps substantiellement uni au Verbe de Dieu, je vous adore.

Seigneur, enseignez-moi l'état de votre sépulture. Un tombeau n'a de sens que par celui qui y demeure. Ainsi, Vous êtes en moi, conservant dans votre Gloire et les marques de vos plaies et l'onction de votre ensevelissement ; je voudrais, Vous tenant enfermé en moi, n'être que par Vous. N'avez-Vous pas instruit vos disciples par vos silences autant que par vos paroles : silence qui faisait cheminer jusqu'au fond de l'âme votre Parole de Verbe éternel. Silence de la Croix : silence de l'Amour qui n'a plus de mots humains pour s'exprimer. Silence du tombeau : silence de la mort, dans lequel subsiste, seul, le Verbe de Dieu. C'est dans ce silence-là qu'il me faut entrer pour Vous comprendre : il règne dans la cellule très secrète où Vous habitez en moi, là où les résonances de la terre ne parviennent pas, où les tentations n'effraient pas, où le péché est impossible, où les grâces les plus précieuses s'abiment dans le secret, où je ne suis qu'un *Amen* éternel à votre présence subsistante. Jésus, ne cessez pas d'opérer en moi, par le recueillement de votre silence, par l'état de votre ensevelissement : faites-moi digne de Vous, comme le sépulcre neuf. Faites-moi par votre mort, mort à moi-même ; faites-moi, par le silence de votre tombeau que rien n'atteint ni ne trouble, abîmé en Vous, Verbe de Vie qui transcendez toute vie créée. Par l'immobilité de votre Corps, faites-moi immobile, et sensible seulement aux impulsions de la grâce. Par le refroidissement de votre Corps enseveli, faites-moi réservé dans mes sens, dans mon cœur, dans mon esprit, dans toute ma personne. Par vos yeux clos, convertissez mon regard à votre seule bonté. Par vos oreilles que n'atteignent plus les bruits de la terre, rendez les miennes attentives seulement à votre Parole. Par vos lèvres immobiles, rendez mes lèvres silencieuses, ouvertes seulement pour dire : Dieu. Par vos plaies inguérissables pour l'éternité, transfigurez les plaies de mon péché dans la lumière de votre Gloire. Par votre cœur, sans vie, suspendez mon cœur dans la virginale attente de l'Amour. Par tout votre Corps lié et identifié à la terre, donnez à mon corps d'être

134 Ps. XIII, 1 ; LII, 1.
135 Jo. XIV, 6.
136 Luc XXIV, 28.
137 2 Cor. VI, 9.
138 *Sépulcre de Jésus-Christ*.
Jésus-Christ était mort mais vu sur la Croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints. Jésus-Christ n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la Croix. C'est le dernier mystère de la Passion et de la Rédemption. Jésus-Christ n'a point eu où se reposer la tête qu'au sépulcre. Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre. (Pascal. I Pensée, 522 – Edition Brunschwig)

paisiblement abandonné aux forces qui le désagrègent. Par l'absence de votre âme, Seigneur, opérez la présence de mon âme, incessante, silencieuse, adorante, au cœur de votre mystère.

Oui, Seigneur, j'adore votre état, je voudrais demeurer au lieu de votre sépulcre, en ce lieu qui est votre et qui est saint. Et je ne suis pas digne. Accueillez-moi cependant avec vos fidèles, avec Marie, votre Mère, elle dont le cœur est pur, elle qui peut accéder à votre lieu saint et comprendre votre mystère.

C'est vers vous, Mère très pure, que je me tourne, vous demandant de former en moi l'état de Jésus enseveli. Vous seule avez compris ce silence du tombeau qui préludait à la Gloire, parce que vous aviez porte en vous le silence fécond de l'Incarnation. votre sein fut comme un premier tombeau dans lequel la nature humaine de l'Enfant-Dieu s'édifia de votre substance ; et dans le second tombeau, le même corps se change en une chair glorieuse. Comme vous avez dû veiller, Vierge Immaculée, sur ces deux tombeaux qui furent les deux berceaux de votre Enfant. Comme vous avez dû écouter ici et là le même silence si mystérieux pour nous ! Comme vous avez dû être attentive au murmure de la vie envahissante, et en votre sein et au sépulcre ! Mère du Verbe incarné, Mère du Verbe enseveli, comme je vous retrouve semblable, ô Marie, égale à vous-même dans votre grandeur, égale à vous-même dans votre foi.

Ce Dieu qui nait est Dieu ; ce Dieu qui meurt est Dieu ; ce Dieu qui ressuscite est Dieu. Dieu, Dieu et Dieu, c'est le cri de la foi, le cri de votre foi de Mère de Dieu. Toute docile, vous vous laissez entrainer de silence en silence, d'harmonie en harmonie. votre foi toute éveillée vous révèle la réalité du mystère de vie ; et votre joie monte, joie de jeune Mère de Dieu, joie de jeune Mère des hommes. Joie plus austère et plus féconde en son second berceau que dans le premier ; c'est à la seule foi virginale qu'il est alors réservé de veiller l'invisible présence et d'entendre grandir le murmure « Je suis la Vie ».

Silence, nuit et froid du tombeau du corps de Jésus, que j'aime votre enseignement. Je veux apprendre de Vous, le regard posé sur ma Mère, perdu en sa contemplation, la patiente progression des silences où il faut m'enfoncer pour être admis à l'étreinte de la Vie et de la Vérité subsistantes.

Jésus a été jugé, condamné, maltraité, crucifié, enseveli. Tout est consommé[139]. Les plus fidèles de ses amis l'ont suivi jusqu'au bout. A leur tour, à regret, ils quittent le tombeau. Marie, elle aussi, retourne en sa demeure. Ses compagnes reviendront : elles ne partent que dans la pensée d'un retour qui est comme une promesse de joie... Marie ne reviendra pas. Elle le sait. Elle quitte le tombeau de Jésus sans cet espoir incertain dont aiment à se bercer les cœurs faibles. Marie aime plus que les autres, elle souffre plus que les autres, elle sait qu'elle ne retrouvera plus Jésus comme « avant ». Marie croit ; et cela lui suffit. Marie était debout auprès de la Croix par sa foi : Marie quitte le tombeau et demeure pareillement vaillante par la même foi. « Va-t-en de ton pays, de la maison de ton père, va dans le pays que Je te montrerai, et Je ferai de toi une grande nation... »[140]. Partez, Marie, partez de ce sépulcre qui serait le lieu de votre cœur de chair et vous serez faite, dans la foi, mère de tous les croyants... C'est vous, Marie, qui nous avez enseigné comment il faut entreprendre le chemin de la Croix ; et c'est vous qui nous enseignez comment il faut l'achever.

Dans la foi, il ne faut pas pleurer auprès du tombeau bientôt vide, mais hâter par un désir infiniment dépouillé la glorieuse Résurrection. Il ne convient pas de s'attarder à ce qui est en arrière[141] ; il faut tourner résolument la page du livre de l'éternelle Sagesse, afin de saisir d'une vue plus simple et plus pur l'[har]monie du mystère de la Croix.

Dieu aurait pu venir parmi nous homme parfait ; mais, entre le séjour éternel du Verbe dans le sein du Père, et le Verbe fait chair plein de grâce et de vérité, il y a le silence fécond du Verbe au sein de Marie. Jésus aurait pu quitter cette terre à l'instant de sa mort ; mais entre Jésus d'avant la Passion, et Jésus d'après la Résurrection, il y a les deux nuits du silence du tombeau, et la présence opérante du Verbe dans le Corps enseveli. Dieu pourrait nous rendre saints sur le champ et rendre en nôtre faveur le jugement qui serait l'arrêt de nôtre justification éternelle. Or, du baptême que nous avons reçu à la glorification que nous espérons, il y a tout le silence de Dieu, tout le labeur d'une vie, toute l'attente un peu angoissée du souverain Juge. Dieu respecte le temps, Dieu œuvre dans le temps, Dieu est présent au temps : par son silence. Le silence d'après le chemin de la Croix prépare la Résurrection glorieuse ; le silence d'après l'annonce de l'Ange préparait la première manifestation du Dieu avec nous[142] ; et le silence qui a suivi, qui suit l'Ascension prélude à la venue du Fils de l'Homme avec une grande majesté et une grande Gloire[143].

Marie connait bien le rythme du silence de Dieu : Marie est témoin du silence du Verbe parce quelle est avec le Verbe en son premier silence ; Marie a mission d'expliquer et d'enseigner ce silence à toute l'Eglise. L'Esprit guide dans toute la Vérité[144], dans toute la Parole de Vérité[145]. Marie achevant votre chemin de croix, je contemple votre état. Tout le mystère du Dieu vivant et mourant vous enveloppe, vous pénétré, se fait présent en vous d'une manière nouvelle. Il semble que ceux qui viennent de perdre un être cher portent partout, dans les plis de leur deuil, quelque chose du secret de la mort, parce qu'ils sont un par l'amour avec ceux qui out l'expérience de la mort. Et vous, Marie, Vous êtes un avec Jésus par la foi ; et vous emportez, comme vivant en vous, le mystère qui n'est plus en Lui que dans la mort. Vous portez dans la fermeté et le recueillement de votre foi, son immobilité et son silence de tombeau : et c'est, en vous comme en Lui, l'étreinte du même Verbe, rendue sensible à nôtre terre.

Tout est consommé[146] et tout commence ; tout s'achève en vous et tout rejaillit par vous. Le silence d'après la Croix, il est comme la clef de voûte de l'histoire du monde ; empreint de solennité et de majesté, il atteint en son milieu la seconde exaltation du Fils de l'Homme : exaltation glorieuse sur la terre, entre l'exaltation douloureuse et l'exaltation éternelle. Ce silence, vêtement de Victoire[147], devient la mesure du temps ; il est au milieu du temps, il marque le reflux de la durée de la terre vers sa mesure divine, comme il réalise mystérieusement le retour du Verbe incarné vers son Père. Marie porte en elle ce silence au sein duquel la mort redevient vie ; Marie, par son silence, enfante une seconde fois le Verbe, et c'est pour la Gloire. Vous êtes bienheureuse, ô Marie, d'en avoir fini avec votre chemin de la Croix. Vos compagnes attendront que l'Ange leur rappelle de ne point chercher Jésus parmi les morts[148] ; mais vous, vous le savez déjà : et vous quittez le tombeau pour mieux rejoindre et pour mieux attendre Jésus dans la pure foi, au delà de tous les signes. Donnez-moi, vous qui êtes ma Mère, à moi qui suis votre enfant, une sérénité lumineuse toute pareille à la vôtre ; afin que je n'achève de parcourir la voie douloureuse que pour mieux garder et pour mieux trouver Jésus.

139 Jo. XIX, 30.
140 Gen. XII, 1.
141 Philipp. III, 13.
142 Matt. I, 23.
143 Matt.XXIV, 30.
144 Jo. XVI, 13.
145 Luc II, 19, 51.
146 Apoc. III, 21.
147 Jo. XIX, 30.
148 Luc XXIV, 5.

Je n'en ai pas fini, il est vrai, avec ce chemin de la Croix : la vie le renouvellera pour moi chaque jour, mais Jésus aussi renouvelle pour moi chaque jour son chemin de croix à lui. Il le renouvelle dans le Sacrifice non sanglant : tout comme Il repose vivant et non pas mort dans nos tabernacles de la terre, pourtant si semblables au tombeau silencieux. Et c'est encore le même rythme de patience obscure et de manifestation glorieuse. La longue attente du souverain Juge prépare l'épiphanie bienheureuse et redoutable au cours de laquelle chacun recevra selon ses œuvres[149]. Jésus me hausse jusqu'à cette perspective par le souvenir de sa Passion rédemptrice, et par son actuelle présence qui est le mémorial de sa Passion[150] et le gage de la Gloire.

Si j'avais été présent et attentif au premier tombeau, j'aurais entendu l'enseignement de la vie cachée et de la vie publique de Jésus ; l'enseignement de sa mort sur la Croix, première manifestation de la Gloire, voilée, discrète, timide, réservée aux âmes de lumière. Si j'avais été présent et attentif au second tombeau, j'aurais entendu les secrets du Christ glorieux attardé parmi les hommes avant l'Ascension, Se jouant de ses ennemis tout en se réservant pour ses fidèles. Si je savais être présent et attentif aux tabernacles de la terre, j'entrerais dans le mystère d'inépuisable Amour où doivent me conduire toujours plus profond chacune des élévations de l'offrande de la Croix indéfiniment renouvelée. Si je savais descendre dans le tombeau de mon propre cœur, je serais invité à être hostie avec l'Hostie et à faire incessamment retour vers le Ciel avec toutes les hosties élevées ; je sonderais un peu, par mon propre péché, la profondeur du mystère de miséricorde qui ne cesse d'envelopper la terre, depuis que Jésus a tracé sur elle son chemin de Croix, depuis que Marie a accompli par sa foi, pour elle et pour nous, le mystère du silence qui exalte et glorifie.

149 Matt. XVI, 27 ; Rom. II, 6
150 Marc XIV, 24 ; Luc XXII, 19.

Table des matières

Édition numérique
par
salettensis@gmail.com

disponible sur
http://www.scribd.com/doc/38830144/Chemin-de-Croix-Guerard-Des-Lauriers

La vie de Monseigneur Guérard des Lauriers
par Don Giuseppe Murro

http://ddata.over-blog.com/xxxyyy/0/46/19/78/La-vie-de-Mgr-Guerard-des-Lauriers.pdf